

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

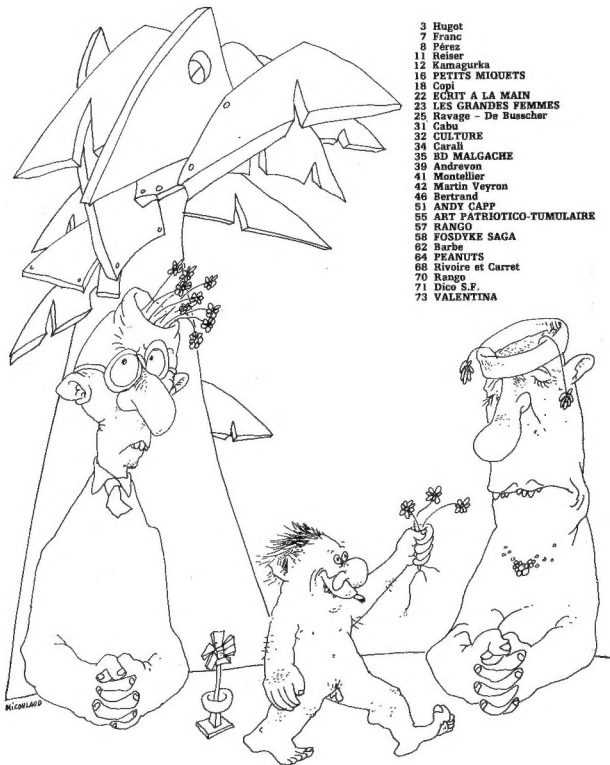
mensuel charlie

Mai 78 - n° 112 - 9 francs
Canada 1 dollar 10
Portugal 47,50 escudos
Suisse 6 F.S.



CHARLIE MENSUEL publiera chaque mois la meilleure photo parue dans la presse française et internationale. Notre jury a désigné comme gagnant de ce mois cet extraordinaire document paru dans *CHARLIE-HEBDO* (en vente partout, 5,00 F). C'est la 26^e fois consécutive que notre confrère a les honneurs du podium. Félicitons-le chaudement.





- 3 Hugot
- 7 Franc
- 8 Pérez
- 11 Reiser
- 12 Kamagurka
- 16 PETITS MIQUETS
- 18 Copi
- 22 ECRIT A LA MAIN
- 23 LES GRANDES FEMMES
- 25 Ravage - De Busscher
- 31 Cabu
- 32 CULTURE
- 34 Carali
- 35 BD MALGACHE
- 39 Andrevon
- 41 Montellier
- 42 Martin Veyron
- 46 Bertrand
- 51 ANDY CAPP
- 55 ART PATRIOTICO-TUMULAIRE
- 57 RANGO
- 58 FOSDYKE SAGA
- 62 Barbe
- 64 PEANUTS
- 68 Rivoire et Carret
- 70 Rango
- 71 Dico S.F.
- 73 VALENTINA



Pichard s'est cassé le bras en faisant Dieu sait quoi. Il n'a pas pu dessiner « Ceux-là » ce mois-ci. Dommage, ça devenait vraiment chouette. Andrevon, qui a « le désespoir triste », comme dit Cavanna, est un peu déprimé.

Crépac. Je ne vais pas vous raconter. Encore les fesses de Valentina, leur courbure exquise, et ce regard qu'elle a lorsqu'elle sait qu'on les regarde ! Décidément, je me méfierai toujours des hommes qui n'aiment ni les femmes, ni Victor Hugo, ni « Hara-Kiri », ni boire un coup avec les copains !

En couleur, un Veyron, personnage curieux faisant des choses curieuses pour des lecteurs curieux. Et puis Philippe Bertrand, dessinateur que connaissent bien ceux qui lisent les journaux que personne ne lit. C'est de mieux en mieux, ce qu'il fait, me permettra-t-il d'affirmer de cette manière pontifiante qui agace tant les malheureux qui viennent me soumettre leurs œuvrettes.

« Amulette ». Quatre pages de Xhi et Maa, le jeune couple malgache dans le vent. C'est rigolo, plein de petits détails évocateurs. Eux aussi font des progrès.

« Bert Vanderslagmulders ». C'est signé Kamagurka et c'est fait par un jeune type un peu endormi. Et un peu belge, aussi. On le reverra.

« Willie's Holidays ». Dessiné par Ravage, écrit par Jean-Marie de Busscher. C'est chic. La classe, quoi !

Quel cocktail, « Charlie » ! Quel mélange un peu pervers de très bon et de presque bon, de cradingue et de sophistiqué, d'érotisme juteux et d'érotisme glacé ! Ça pourrait être mieux, je sais, mais c'est ça qui est bien : « Charlie mensuel », le journal qui pourrait toujours être mieux !

P.S. : « Charlie n'a pas augmenté son prix depuis qu'il est passé à 100 pages. Mais vous savez ce

que c'est, tout augmente depuis que la Gauche n'a pas pris le pouvoir. 1 F de plus, nous savons que c'est le maximum qu'on peut vous demander. Sinon, on vous aurait demandé plus.

Remarque importante : le prix de l'abonnement reste inchangé. Vous savez ce qui vous reste à faire...

W.

Directeur de la publication :

Georges Bernier.

Angé tuteur : Cavanna.

Redacteur en chef : Wolinski.

Bras droit : Blandine.

Typographe : Willem.

Éditions du square, s.r.l. au capital de 30 000 F

Siège social : 10, rue des Trois-Portes,

75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.

Abonnement 12 numéros : 85 F.

Etranger : 95 F.

Dispositif légal : deuxième trimestre 1978.

Impression : I.G.E.

Photocomposition : Presses Maubert

Distribution : N.M.P.P.

Printed in Italy.

Commission paritaire n° 47209.

NORBERT BEAUCOSTAR
LE COMMISSAIRE PECTEUR
ET L'INSPECTEUR MISSAIRE
DANS ...

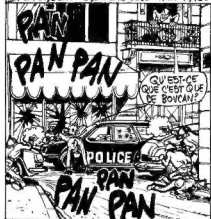
L'IMPASSE







EN EFFET, DEHORS, LA BATAILLE FAIT RAGE



TELEPHONEZ A L'ARMÉE QUE LA PRINCIPAUTÉ DE L'IMPASSE ATTAQUE LE PAYS



L'ARMÉE VA BOMBARDER, PECTEUR! ET NORBERT EST TOUJOURS DANS L'IMPASSE!



VOUS EN FAITES PAS POUR MOI, LES GARS!



L'ARMÉE BOMBARDE



J'AI FAIT PEUR A MILLE VISAGES, IL M'EST ENVIÉ PAR UN PASSAGE SECRET MENANT AUX ÉGOUTS. JE L'AI SUIVI, MAIS IL M'A SEMÉ

ON L'AURA LA PROCHAÎNE FOIS



LA PLAQUE DE MA BAGNOLE!



HA! HA!
HA HA
HA

VOUS!... LE
MEILLEUR AMI DE
BILL, COMMENT
AVEZ-VOUS PU ME
DEMANDER CELA?

HA HA
HA HA

QUEL VIEUX
SALAUD VOUS
FAITES!...

ET,.. VOUS
PENSIEZ QUE
J'ALLAIS RÉPONDRE
QUOI?... MMM?

JE SUIS DÉSOLÉE
POUR VOUS, JOHN!..
VRAIMENT... MAIS
J'AIME BILL PROFON-
DÉMENT, JOHN!..

MAIS,.. BIEN SÛR
JE VOUS AIME
BIEN, JOHN!...

VOUS AVEZ CONFIANCE
EN MOI... N'EST-CE PAS,
JOHN?!!

IL FAUT AVOIR
CONFIANCE.. MON
PETIT JOHN!..

AU REVOIR
JOHN!

TSSSSS!!!
... CONE!

Quand les trompettes de la renommée

Evidemment, les biscuits Lefèvre-Utile, ce n'était pas mauvais à manger et d'ailleurs je suppose que c'est toujours bon. Mais ce n'était pas la raison pour laquelle on les croquait de toutes nos forces pour en avoir fini plus vite et passer au suivant (car il n'y avait guère que le plaisir d'entamer qui pût nous émouvoir vraiment en ce bas monde). Non, on les mangeait à cause de leur nom, qui avait frappé l'imagination de nos parents (quelle merveille de s'appeler Utile quand on vend des produits nutritifs, j'ai longtemps cru que c'était une invention de publicitaires de génie mais je me trompais, Louis Lefèvre s'appelait bel et bien Utile). C'était un nom déculpabilisateur qui laissait entendre qu'il n'y avait point de péché à s'offrir le luxe d'un biscuit (luxe il y avait, les initiales LU – les biscuits LU – formaient la première syllabe du mot corrompueur et induisaient en tentation) puisque aussi bien ce luxe était modeste et riche de vertus nourricières. Ces biscuits, c'était un luxe pour gens simples. Il fallait qu'ils fussent bons, mais qu'ils ne fussent pas que cela ou alors il eût été extrêmement immoral de ne pas limiter leur vente aux privilégiés de la richesse et de la culture, seuls aptes à consommer intelligemment un produit savoureux mais totalement inutile.

On mangeait les biscuits Lefèvre-Utile parce qu'ils étaient fabriqués à Nantes et qu'il fallait en être fier. On disait très souvent d'un jeune Nantais : « C'est un petit Lu ». On me disait : « Tu es un petit-beurre nantais, tu es un petit Lu » (la vie d'enfant de l'auteur de ce papier s'est paisiblement écoulée à Nantes, entre le passage Pommeraye et les jolies tourelles des usines Lefèvre-Utile). Enfin, on consommait cette marque de préférence aux marques anglo-saxonnes parce qu'on sentait bien qu'on n'agissait pas là par stupide orgueil de clocher. Car Lefèvre-Utile était aussi un phénomène culturel. Les générations d'avant la

mienneté le savaient sans doute mieux que nous parce que, culturellement, les biscuits nantais ont atteint leur sommet avant la Première Guerre mondiale. Mais il restait beaucoup de traces de la prodigieuse période d'épanouissement artistique qu'ils avaient connue au début du siècle, lorsqu'ils s'assuraient les services de Mucha pour leurs affiches et leurs cartes postales, le remplaçant par Benjamin Rabier ou Cappiello quand il était trop épuisé par la vie de patachon que lui faisait mener Sarah Bernardt, lorsqu'ils faisaient rédiger leurs slogans par François Coppée, Yvette Guilbert, Cléo de Mérode ou la reine Ranavalona, lorsqu'ils érigeaient des pavillons fantasmagoriques sur les bords de la Seine. Il restait suffisamment de boîtes en fer-blanc, de vignettes et de chromos d'inspiration sublime illustrant les très riches heures de la vie bretonne pour que nous soyons persuadés d'accomplir un geste quasi sacré en portant à nos lèvres leurs hosties profanes et rectangulaires au goût de beurre.

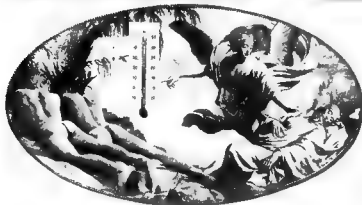
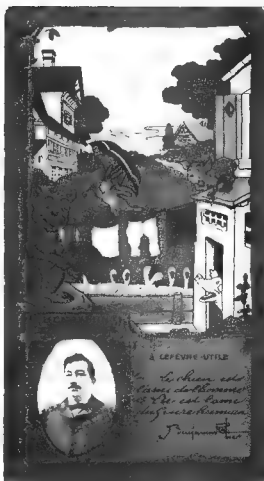
La publicité, c'était autre chose, en ce temps-là ! Elle ne se contentait pas de vous convaincre d'acheter tel ou tel produit pour ses qualités de fabrication, son prix économique, sa solidité à toute épreuve, elle ne se bornait pas à vous assurer que son acquisition était indispensable à votre standing, elle vous mettait illico sur un pied d'égalité avec la reine Ranavalona. Elle vous ouvrait les portes de la fêrerie. Pour Lefèvre-Utile, les trompettes de la renommée retentissaient dans le ciel de Nantes, embouchées par des divinités vêtues de mousselines crémeuses. Des crépuscules de sang s'écroulaient sur les glaces du grand Nord, des oiseaux multicolores becquetaient des petits-beurres dorés dans des foillies de fleurs printanières, Blériot traversait la Manche et la Russie du tzar donnait des fêtes nocturnes à Compiègne. C'était un bien grand moment pour la France

que cet âge d'or de l'art du petit-beurre. Jusqu'à maintenant, personne n'avait jamais rien écrit là-dessus. D'ailleurs, on n'a toujours rien écrit, mais il existe enfin une mince plaquette qui reproduit quelques-uns de ces chefs-d'œuvre. Evidemment, on aurait mieux aimé un énorme volume, mais comme cette mince plaquette est positivement exquise, on est content quand même. (*L'Art et les biscuits* ; la publicité de la firme Lefèvre-Utile de 1897 à 1914, texte et choix de documents de Georges Herscher, Collection « Parole à l'image », 74 pages, Editions du Chêne).

Dans la même collection, *Picassiette*. Un recueil de photographies que les connaisseurs attendaient depuis longtemps. Les connaisseurs de l'œuvre peu connue de Raymond Isidore de Chartres qui a commencé de construire sa maison tout seul en 1928 et qui jusqu'en 1964 en a décoré jusqu'au moindre centimètre carré de débris de verre et d'assiettes (d'où son surnom) judicieusement assemblés. Clovis Prévost, photographe, a su restituer l'aspect à la fois naïf et féérique de ces mosaïques maniaques et Claude Prévost en a écrit le très bref texte de présentation. (Chaque volume de la collection « Parole à l'image » (20,5 x 20,5, 76 illustrations en couleur), est vendu au prix de 35 F).

Toujours chez le même éditeur (Chêne), notons la parution récente d'un *Norman Rockwell* (traduction française du catalogue de l'exposition des Bernard Danenberg Galleries de New York dont nous nous avisons vanté l'excellence il y a belle lurette), celle d'un *William Blake* présenté et commenté par William Vaughan et qui prend place dans la même collection que le précédent (laquelle est intitulée « Les arts de l'imaginaire », celle d'un volume réservé aux *Symbolistes et décadents*, textes de John Christian que nous conseillons aux néophytes et à eux seuls parce que les décadences dont il se fait le véhicule sont

retentissaient dans le ciel de Nantes





Catalogue raisonné



extrêmement célèbres, celle enfin d'un recueil d'*Estantes japonaises*, texte de Cecilia Whitford groupant des œuvres des XVIII^e et XIX^e siècles et ne comprenant pas un seul sujet choquant. Tout cela vous sera vendu au prix de 70 F.

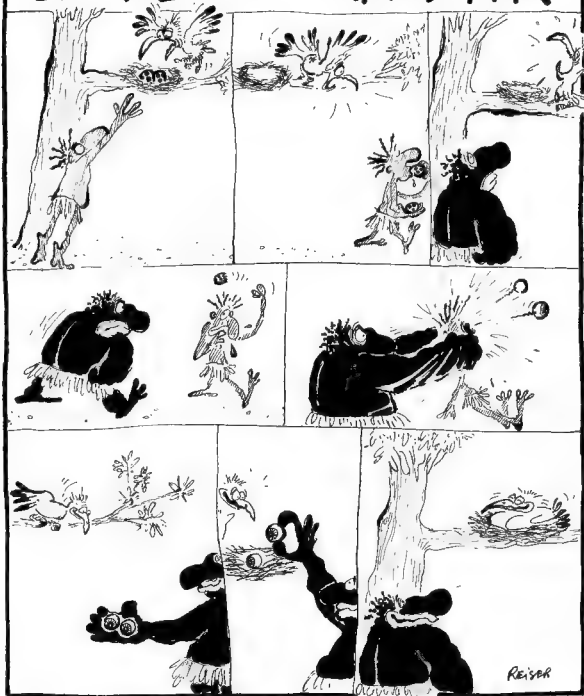
L'homme-potiche

Chez Jacques Damase, Patrick Raynaud présente son *Catalogue raisonné* (préfacé par Dominique Fernandez). Patrick Raynaud est très habile au jeu des collages. Sa spécialité consiste à rénover les chefs-d'œuvre de l'art classique (statuaire ou peinture) qu'il arrache à la solennité des musées par l'adjonction d'autres chefs-d'œuvre tirés de son musée fantasmagorique privé (généralement des photographies découpées dans les magazines américains spécialisés dans la célébration de l'anatomie masculine). Patrick Raynaud offre un compagnon à la grande odalisque d'Ingres, fait participer le Christ enchaîné aux menues réjouissances des fétichistes du cuir et remplace les Trois Grâces par des zigotos apparemment peu farouches. Désolennisation, dépoussiérage et, surtout, démystification du nu académique. Le nu est chaste quand il est beau, disait-on autrefois. Avec Patrick Raynaud, on a bien l'impression que le nu est beau quand il vous fait bander, qu'il s'agisse de Cléopâtre ou de saint Sébastien.

Cela dit, notre homme a d'autres champs d'activité. Il est également dessinateur de « portraits éventuels », croquis de mecs d'une négligence très sophistiquée qui ne sont pas sans faire beaucoup penser à David Hockney, il tient un journal intime très ésotérique dont il consent à nous livrer quelques pages choisies, il imagine des objets usuels et décoratifs, pieds de lampes ou pendules qu'il appelle des « natures animées » et qui sont tout à fait propres à contenter les dames féministes par l'obstination à transformer l'homme en potiche dont elles témoignent (Patrick Raynaud, *Catalogue raisonné*, Jacques Damase Editeur)

Pérez

LA VIE AU GRAND AIR





JE FONS JE PENSE AUSSI

UN MORCEAU DE POIGNET



FONS ÉTAIT FRUSTRÉ À CAUSE DE SES
POIGNETS ULTRA-FINS. UN MERCREDI
APRÈS-MIDI, IL A TANCHE SON POIGNET
DE BUCHE

IL ÉTAIT ENCORE PLUS FIN QUE LE DROIT



LE DOCTEUR EST ARRIVÉ ET IL A VITE RECADU
LA MAIN.

LE PETIT MORCEAU QUI ÉTAIT
TRANCHÉ GISAIT SUR LE SOL
ET LE DOCTEUR N'A RIEN
REMARQUÉ

APRÈS, FONS ÉST FRUSTRÉ
CAR SON BRAS GAUCHE
EST PLUS COURT
QUE LE DROIT



SURTOUT QUE LE
MOI D'APRÈS, SA
MAIN S'EST
DÉTACHÉE



SI UN JOUR J'AI
LE TEMPS, J'AIMERAI
EN FAIRE UN GANT

MAIS JE
L'EMMÈNERAI
A T F I



ET JE DIRAIS

D'UNE MAIN, J'AI FAIT UN GANT, QUI
VEUT ME LÈGUER SON CORPS POUR
EN FAIRE UN COSTUME ENTIER



MAIS JE NE SUIS PAS ICI POUR PENSER
À L'AVENIR

MAIS PAR EXEMPLE
AU COMTE DES ONIGNESSANCES
ESSANCES



LE COMTE DES ONIGNESSANCES HABITAIT
UN CHÂTEAU MERVEILLEUX

IL ÉTAIT PARALYSÉ, AVEUGLE,
SOURD, MUET ET CHÂTIVE



HMMM

IL SERAIT TEMPS
QUE JE LES METTE
EN ORDRE ..



IL GISAIT DANS UN POUVOIR D'ACIER

ET JE DEVAIS CONTINUER
RESSER SA MAIN, AFIN QUE
PUISSE SE RENDRE COMPTE
DE SON EXISTENCE



LE DIMANCHE, JE CARESSAIS SES
DEUX MAINS

PAR CONTRE, EN PÉRIODE
DE CARÊME, IL NE VOULAIT
PAS ÊTRE CARESSÉ



LE COMTE D'ODIGÈNE ÉTAIT ÉGALEMENT
REPUTÉ DE MÊME PENDANT CETTE PÉRIODE

LE COMTE DES ONIGNESSANCES
ÉTAIT UN GRAND
CATHOLIQUE



LE MUR CONTRE LEQUEL J'EM COGNAIS
LORSQUE JE DEVAIS CHERCHER D'URGENCE
LES BOUTEILLES D'OXYGÈNE POUR DES
MUNITIONS

DIZARRE QUE MA
FRACTURE DE CRÂNE
FIT LA CAUSE DE
SA MORT



DES ONIROSANCES AVAIT VIVRE DANGEREUSEMENT

C'EST POURQUOI IL
AVAIT FAIT PLACER
UNE GUILLOTINE
AU-DESSUS DE
SON POUVOIR D'ANCIEN



LA GUILLOTINE QUI TRANCHAIT
LA TÊTE DE SES RIEUX

POUR NE PAS SACRIFIER
À LA TRADITION, ON LE
GUILLOTINAIT JUSTE
AVANT QUEL RÉTOUFFE



SOUVENT, J'ALLAIS AVEC LUI POUR UN PETIT
TOUR AU PARC

LE POUVOIR D'ANCIEN
ÉTAIT TIRÉ PAR SIX
CHEVAUX BLANCS



ET MOI
JE POUVAIS
MENER

PARFOIS, LE COMTE RECEVAIT
LA VISITE D'UN JEUNE GÉNÉRAL

IL LUI RAMPENAIT
DES MORCEAUX
DE BOUE DU
FRONT



IL LES FAISAIT SENTIR AU COMTE

LE GÉNÉRAL DISAIT QUE
L'ODORAT DU COMTE ÉTAIT
TELLEMENT RÉFRAIRÉ
QUE RIEN QU'IL L'ODORAIT IL
POUVAIT SAVOIR QUI
AVAIT GAGNÉ



UN CERTAIN JOUR, LE GÉNÉRAL M'APPORTA 200
FÔTS DE SANG ENEMI

JE M'ASSURAI QUE JE
NE MÉRITAIS PAS CETTE
OFFRANDE, MAIS IL
INSISTA



ET DEPUIS

LA QUANTITÉ DE
SANG ICI EST SUPÉRIEURE
QUE DANS N'IMPORTE
QUEL AUTRE VILLAGE



LE GÉNÉRAL VENAIT RÉGULIÈREMENT SE BAISSER

PEUT-ÊTRE QUE CERTAINS
TROUVENT CELA CRUEL,
MAIS ILS OUBLIENT QUE
L'ENNEMI
EST ENCORE
PLUS CRUEL



D'AILLEURS, LA VIE EST UNE LUTTE

TOUJOURS



MEIN ZEPPELIN DER LIEBE

SANDRA!







Les petits miquets

Canards du début du siècle (II)

Pour poursuivre ce panorama des canards à feuilleter dans vos greniers, voici quelques lignes sur des dessinateurs plus qu'estimables, ayant travaillé au *Péle-Méle*, au *Rire* ou à la *Baïonnette*. Commençons par le plus connu.

Rabier : La vedette du *Péle-Méle* est le contraire même du dessinateur oublié. Il a eu la chance d'être un grand animalier et de devenir célèbre par ses albums en couleurs que chacun de nous a vu un jour. Paradoxalement, alors que les livres d'époque s'arrachaient à prix d'or, les éditeurs qui possédaient les droits ne les rééditaient pas par crainte que ça ne se vende pas. Cette attitude débile s'est arrêtée l'an dernier et nous pouvons lire, chez Garnier, deux « Gédéon le canard » : *Gédéon en Afrique* (1928) et *Gédéon dans la forêt* (1930), sans compter son superbe *Alphabet* de 1925. Attendons les autres. L'Ecole des Loisirs, de son côté, a réédité ses *Fables de La Fontaine* (les albums plus petits chez le même éditeur sont des extraits). Benjamin Rabier (1864 - 69 selon les sources - 1939) a illustré Buffon, Florian, le *Roman de Renart*. Ses albums principaux : *Bêtes et Gens*, *Album Drôlatique*, *Contes du lapin vert*, *Scènes comiques dans la forêt*, *Scènes de la vie des animaux*, *Misères des animaux*, *Animaux en liberté*, *La famille Mistigris*, *Tintin lutin* (avec F. Isly, le rédacteur du *Péle-Méle*), *Coco chimpanzé*, *L'ours mal léché*, *La souris verte*, *Chantecler*, *Mémoires d'un chien*. Pas que pour les enfants, tout ça. Il a animé les « Pieds Nickelés » avec Emile Cohl, film qu'on ne voit jamais (1917), travaillé à l'imagerie Pellerin (Epinal), collaboré au

Rire, au *Journal Amusant*, à la *Jeunesse Illustrée*, à l'*Assiette au Beurre*, à la *Baïonnette*, à *Tas le bonjour d'Alfred*, etc.

Omry : Aussi connu que Rabier en son temps, Georges Omry (1880-1914) est mort trop tôt pour connaître la notoriété. C'est un des premiers grands de la BD française, dans la mesure où il n'est pas comme les autres avant tout illustrateur. Il est le roi des petits strips, des bandes en une planche, il en fait beaucoup comme s'il avait senti qu'il vivrait peu. En dehors du *Péle-Méle* dont il est un des piliers, on le lit dans la *Jeunesse Illustrée*, les *Belles Images*, les *Petits albums comiques pour la famille*, etc. Il existe un essai, ce qui est rare, *A la recherche du merveilleux Georges Omry* (H. Caonis sin, 1969). Le style d'Omry est agréable, très souple, mais moins efficace que Rabier, ne serait-ce que parce qu'il dessine plus petit dans ses cases. Il est cependant tout à fait injuste de voir un dessinateur de cette qualité négligé par les historiens de la BD, et un album serait bienvenu.

Monnier et Moriss : Pour Monnier, il ne faut pas le confondre avec son homonyme du XIX^e siècle, Henri Bonaventure Monnier, mort en 1877, ni avec Henry de Monnier, auteur de BD dans les années 1940-1950, ni avec Henri Monier, humoriste des années 30, illustrateur un peu abstrait d'Allais. Ce Monnier là travaille au *Péle-Méle*, comme Moriss, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de *Lucky Luke*. Moriss travaille aussi à l'*Assiette*, au *Rire*, au *Cri cri*, au *Ruy Blas*, etc. Tous deux ont ce style facile et agréable caractéristique de nombreux dessinateurs de l'époque, qui fait bien passer le message graphique plus politique chez Monnier. Comme pour les autres, les légendes, souvent

MORISS



longues sous les images, sont difficiles à lire aujourd'hui, et c'est dommage. A leur propos, faisons une place, hélas rapide, à de très bons dessinateur et humoristes comme G. Ri (pas vous ?), Henri Avelot, Léon Roze, Savoyat, Luc Leguey, Paul d'Espagnat, Philippe Norwins, Maurice Motet, Viriez, Sellier, Ménard, Falco, Lion Kern, Haye, G. Lion, etc., que l'on peut tous lire dans le *Péle-Méle* et ailleurs.

Bofa : S'il y a un dessinateur dont l'influence sur la BD française est aussi grande que l'oubli qui le couvre, c'est bien Gustave Blanchot, dit Gus Bofa (1883 ou 1885 selon les sources - 1968). Sans Bofa, peut-être pas de St-Gon, pas de Hergé, en tout cas pas comme ça. Tardi collectionne ses dessins comme d'autres les dessins de Tardi. Gus Bofa est un des meilleurs dessinateurs français de tous les temps, et il est temps de le réhabiliter. C'est lui qui fonde et dirige la *Baïonnette* à partir de 1915. Il sera secrétaire de rédaction au *Rire* ; il collabore à d'autres canards et dirige les deux Salons de l'Araignée. Illustrateur : *Le martyr de l'obèse*, *À l'hôpital Marie-Madeleine*, *Les gâtés de l'escadron*, *Don Qui chotte*, *Messieurs les ronds-de-cuir*, *Les gentilshommes d'infanterie*, *Conseils aux domestiques*, *Signaux à l'ennemi*, *Slogans*,



— Au nom de la mort, tout le monde est mort !

Omry



— Au nom de la mort, tout le monde est mort !



Père Barbançon, Gulliver, Fables de La Fontaine, Histoires extraordinaires, etc. Il fait aussi ses propres livres : *Chez les toutous* (1921), *La guerre de 100 ans*. Son dessin, d'une grande simplicité, proche des affichis-

Bofa



tes, ses caricatures sobres et cruelles, en font le précurseur par excellence de la BD des années 20 à ... 70. St-Ogan lui a piqué certains personnages. Hergé lui a piqué Milou, et des dizaines d'autres sa façon de faire les yeux, avant que Disney devienne le modèle général. A voler de toute urgence partout où vous pourriez (sauf chez moi, petits salauds).

Iribé, Cappy, Villemot : Ceux de la *Baïonnette* vont devenir les grands affichistes de l'entre-deux guerres, mais en attendant ils s'exercent au cartoon et à l'illustration. Les trois meilleurs sont vraiment formi-

dables. Villemot n'est pourtant pas l'affichiste que vous avez tous remarqué, mais Jean Villemot, collaborateur de *l'Assiette*, du *Rire*, du *Pêle-Mêle*, des *Albums comiques*, très inspiré par Bofa, mais au trait plus léger Marcel Cappy est dans les mêmes journaux et s'inspire aussi de Bofa, mais il affectionne beaucoup plus la BD, où il excelle. Paul Iribé (1883-1935) est le plus connu, surtout pour ses affiches et ses dessins de mode. Iribé a dirigé le *Témoin* et le *Mot*, collaboré à *Schéhrazade*, *l'Assiette*, le *Rire*. Il a illustré les *Robes de Paul Poiret* (1908). Avec eux, citons aussi Ray Ordner, Quint, Mars Trick, Le Rallie (eh oui) ! Marco de Gastynne, Icart, Jacques Nam, George Delawar.

La Nézère : Très à part, je veux crier mon admiration pour R. de La Nézère, un des meilleurs illustrateurs que nous ayons eu. Ses *Fables de La Fontaine* (1929), son *Sherlock Holmes à pattes* (1928 ?) sont des merveilles. Il a fait un numéro de *l'Assiette*, les *Chasseurs* (1902), on le lit dans le *Journal des Voyages*, le *Rire*, la *Semaine de Suzette*, *Lecture pour tous*, *Pierrot*, le *Jeudi de la Jeunesse*. Sa façon de dessiner des animaux humains façon Grandville, mais en plus fort encore, ravira les amateurs. Le dessin de La Nézère est très solide, très enlevé, très efficace, et rien, mais vraiment rien n'a vieilli dans son travail, ce qui est unique. A dévorer.

Voilà pour ce panorama, plus que sommaire, mais ces articles sont faits pour titiller votre curiosité, et aussi décider de plus au courant que moi et de mieux placés à se pencher sur tout ça avant que ça ne disparaisse tout à fait des mémoires. Dès le mois prochain, nous reviendrons à l'actualité, mais ferons encore de temps en temps une excursion dans notre passé sympathique. Gnagnagna-rétro, je sais, mais enfin, nos contemporains n'ont qu'à être plus bandants.

Théophraste Epistolier



La Nézère

A propos des dessinateurs de *l'Assiette* au *Beurre*, certains ont illustré pas mal de parutions de chansons de l'époque. Quelques-unes sont reproduites dans les *Œuvres complètes de Gaston Cousté*, une sorte de Bruant méconnu, que l'éditeur Le Vent du Ch'min rappelle à notre ingrat souvenir (Ibels, Delannoy, Grandjouan), quatre tomes parus.

- Lucques frappe fort. *Le tombeau de haut* (Ed. du Fromage) et *Freudaines* (autre éditeur qui me l'a pas envoyé). Dans le premier, ce que Lucques a fait de meilleur, avec ses doutes et ses joies j'aime beaucoup.

Solé frappe fort. *Animaleries*, bien connues des lecteurs de *Pilote*, un livre qu'on s'arrachera encore dans cinquante ans, et *Gueules de carnets*, que j'adore, les crobards que Jean Solé fait pour le pied, avec un amour des gens et du dessin qui fait plaisir au lecteur en core plus qu'à lui ! On attend la suite.

- Daniel Ceppi, un jeune suisse qui raconte bien, chez les Humanoïdes Ass., ça s'appelle *Le Guépier*. A encourager.

- Binet est un des dessinateurs les plus drôles du moment. Son *Kador* vient de faire l'objet d'un album chez Audie. La préface est gracieuse. Binet est en train de faire un livre avec Evelyne Sullerot (Oh ma tête ! Sullerot-Binet, en vente nulle part).

- Les Freak Brothers frappent encore. Le chat de Fat Freddy enfin en français quasiment en entier (Shelton & Sheridan) Trouvez ça chez Futuropolis.

Méfi ! journal de contre-info et au tres contre-trucs marseillais, par les anciens de *La Criée*. Volny, Rougé, etc. Joli mais peu copieux encore Salut Volny.

- Leiter a sorti un beau livre de dessins politiques chez Kesseling. Titre : *Démocrate Suisse et Cie*. Salut, Leiter avait fait la couverture de mon premier roman, « Ploum Ploum Tra-la » Volny celle du second, « La Revanche de Zarathoustra » (Vermont-Ed. Plasma diff.). Vous pouvez acheter les deux en confiance, si le texte ne vous plaît pas les couvertures sont super.

- Au Chêne, ils publient plus vite que leur ombre : Picassette, ce fou, n'ait assez chié, les *Biscuits LU* dans leurs splendours, un recueil d'*Estampes japonaises*, un autre de *Symbolistes et décadents*, arrêtez les mecs, je craque, j'arrive plus à chroniquer tout ça !

- B.D. et l'*Echo* ont viré les Bazooka au moment où ils sont en pleine forme, comme en témoignent leur nouvelle revue, *Un regard moderne* (dirigé par Alain Bizos au nom de *Liberation*), 8 F. A posséder absolument avant que ça ne coûte aussi cher que les revues surréalistes, et en plus c'est bien meilleur.

- Le plus bel album américain de BD depuis dix ans, c'est Art Spiegelman qui l'a fait, avec ses meilleures bandes mises en couleurs pour la circonstance, ça s'appelle *Breakdowns*, on le trouve dans les librairies dans le coup. Magnifique, intelligent, costard, tout pour plaire, c'est comme moi.

T E

Le pavillon des femmes

Copi

DITES, JULIETTE,
OÙ EST PASSÉ
VOTRE MARI?



AUJOURD'HUI, IL
N'EST PAS VENU
NOUS VOIR?



QUEL
MARI?



VOUS AVEZ BIEN UN
MARI QUI VIENT VOUS
RENDRE VISITE?



MAIS NON,
C'EST LE VÔTRE!



J'AI JAMAIS EU
DE MARI, MOI!



BEN, MOI
NON PLUS!



MAIS ALORS, LE
MONSIEUR QUI
VIENT NOUS VOIR
TOUS LES JOURS...



MONSIEUR
ERNEST?



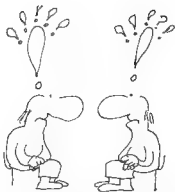
IL N'EST PAS
VOTRE MARI?



MAIS NON, JE CROYAIS
QUE C'ÉTAIT LE
VÔTRE!



MAIS ALORS, NOUS
AURIONS UN SOU-
PIRANT, ALBERTINE?



POUR QUI DE NOUS DEUX
VIENDRAIT-IL?



IL NE S'EST PEUT-ÊTRE
PAS ENCORE DÉCIDÉ?



SI ON OSAIT LUI
ADRESSER LA PA-
ROLE, JULIETTE?



OSONS,
(ALBERTINE...)



LE VOICI
QUI ARRIVE!



MONSIEUR
ERNEST!



RNEST!



COUCOU!
ME VOICI!
Hi, Hi!



ALORS, MONSIEUR
ERNEST...



COMMENT ÇA VA, LA VIE,
DANS LE PAVILLON DES
HOMMES ?



COUCI-
COUÇA !



DES JOURS COUCI,
DES JOURS COUÇA ?



DITES, MOI, JE CROYAIS
QUE VOUS ÉTIEZ LE
MARI À JULIETTE !



MAIS JE SUIS LE
MARI À JULIETTE !



À MOI ?



TU NE TE SOUVIENS
PLUS, MACHÉRIE ?



BEN...



AH, MAIS
VOILÀ !



C'EST TOI QUI M'AS LAISSÉE
AVEC TROIS GOSSES POUR
PARTIR AU QUÉBEC !



MAIS JE SUIS DE
RETOUR, JULIETTE?



TROP TARD,
ERNEST!



ET MOI, MONSIEUR ER-
NEST, JE NE VOUS
INTÉRESSERAIS PAS?



JE SUIS
JEUNE
FILLE!



MAIS MA CHÈRE DEMOI-
SELLE, JE SUIS DÉJÀ
MARIÉ AVEC VOTRE
VOISINE DE LIT!



D'AILLEURS, IL
FAUT QUE JE RENTRE...



ON NOUS A INTERDIT
D'ARRIVER EN RE-
TARD À LA SOUPE
DU SOIR...



ET MOI, J'AI ENCORE
TOUTE LA COUR
À TRAVERSER!



À DEMAIN,
MONSIEUR
ERNEST!

ERNEST!



SI ON SE LE
PARTAGEAIT,
JULIETTE?



COPÉ-

Les colombes pacifiques

Les femmes sont-elles plus pacifiques que les hommes ?... Là n'est pas mon propos.

Le 23 mai s'ouvrira à Genève une session extraordinaire de l'O.N.U. sur le désarmement. Les femmes seront présentes. Une délégation de la Ligue Internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté (1), dont la présidente de la section française est Yvonne Sée, se rendra à Genève et tentera de faire entendre sa voix. Depuis deux mois, les adhérentes de l'Union des Femmes Françaises envoient à M. K. Waldheim, le Président de la session, une cartelette éditée par leur organisation et porteuse de la volonté des femmes de l'U.F.F. de voir mettre un terme à la course aux armements et du soutien qu'elles manifestent à cette session. Des réunions préparatoires ont eu lieu au mois de mars dernier. L'une d'entre elles était consacrée aux femmes face au désarmement. Et la Ligue Internationale des Femmes pour la Paix a lancé un appel à toutes les femmes par l'intermédiaire de ses sections.

Il y a soixante-dix-neuf ans, le 15 mai 1899, des milliers de femmes dans le monde entier se sont mobilisées, pour la première fois dans l'Histoire, afin de manifester à l'occasion de la Conférence Internationale de la Paix à La Haye et de mettre toute leur énergie au service du pacifisme.

15 mai 1899 : c'est une date importante dans l'histoire des femmes. Ce jour-là, à La Haye d'abord, dix-huit nations sont représentées par des délégations féminines. Puis, en France, en Angleterre, aux Etats Unis, au Japon, en Russie, au Canada, au Danemark, en Espagne, en Roumanie, des femmes se sont réunies, à la même heure, pour parler de la paix.

Lenore Selenka, pacifiste et féministe allemande, préparait cette journée depuis des mois. Sitôt après avoir pris connaissance de la date de la conférence, elle avait envoyé une circulaire aux présidentes des associations féministes de vingt-trois pays. Dix-huit lui répon-

rent positivement et c'est ainsi que commença le grand mouvement international des femmes pour la paix.

Ce 15 mai, à Tokyo, deux mille japonaises se rencontrent. C'est la première fois qu'une réunion de ce genre a lieu au Japon. Elles parlent de paix universelle mais aussi du droit des femmes. C'est le premier pas des japonaises vers le féminisme. En Espagne, aussi, les toutes jeunes assemblées de femmes sont convoquées à cette occasion. A Saint-Petersbourg et dans plusieurs villes de l'empire russe, cinquante mille assemblées publiques sont prévues sous l'impulsion du Dr Anna de Schalhoff, médecin en chef de l'hôpital des enfants de Saint-Petersbourg. Ce sont, dit-on, les premières assemblées publiques dans l'empire russe.

Les Anglaises se comptent par milliers dans les 265 assemblées publiques. A Paris et à Lyon, deux grandes manifestations rassemblent des Françaises, « ouvrières pour la plupart » notent les journaux de l'époque. Mais c'est en Amérique qu'ont lieu les manifestations les plus grandioses. Vingt et un états et cent cinquante-neuf villes ont convoqué des assemblées de femmes. Dans les églises, du haut des chaires, les pasteurs lisent les résolutions servant de point de départ aux assemblées.

La participation massive des femmes à la conférence de La Haye a déclenché bien sûr les railleries des misogynes de l'époque. Un journal allemand les qualifia de « colombes pacifiques ». Pourtant, les femmes étaient très sincères et elles ont apporté des idées, reprises et récupérées plus tard par d'autres mouvements. Elles estimaient par exemple, que le principe de la haine entre nations est déjà inculqué aux tout jeunes enfants, à l'école. La lecture et les leçons d'histoire, notamment, sont une chronique presque exclusive des événements guerriers et tendent à développer dans l'esprit des enfants un respect démesuré pour la force brutale, écrivaient-elles, et elles proposaient d'intervenir pour que la paix soit enseignée aux enfants et non plus la guerre, sur les bancs des écoles.

Ce 15 mai 1899 est une date importante pour deux raisons : ce jour-là, les femmes ont mené

leur première action publique internationale et cette action a été menée par l'idée de paix. Pour ces raisons, Lenore Selenka et ses amies auraient voulu que chaque année, le 15 mai, les femmes du monde entier manifestent afin de demander des garanties pour le maintien de la paix, pour la mise en application et le développement des résolutions prises à la conférence de La Haye. Leur vœu ne fut pas réalisé. Et des guerres sans cesse plus meurtrières ont fait oublier le mouvement international des femmes pour la paix.

Lorsque l'on parle de pacifisme au féminin, il y a toujours des historiens pour rappeler qu'il y eut aussi des femmes-soldats, des Jeanne d'Arc et des Jeanne Hachette qui suivirent le comportement guerrier des hommes. Il y eut aussi beaucoup de femmes qui crièrent « bas les armes ». Mais celles-ci sont peu connues.

Les manifestantes de cette dernière année du dix-neuvième siècle sont les sœurs des Sabines qui se jetèrent entre les combattants, mais celles aussi des Athéniennes d'Aristophane, entraînant l'affaire la grève du sexe par Lysistrata.

Une « Marseillaise de la paix »

Dix ans avant la conférence de La Haye, la baronne de Suttner publiait, en Allemagne, un essai intitulé « A bas les armes ». Cet essai obtint tout de même un petit succès puisqu'il fut traduit en anglais, en danois, en italien, en tchèque, en russe et en suédois. Il faut croire qu'il y avait des femmes pacifistes dans ces pays. En France, à cette époque, une femme, Myrtille Renngott, écrivait une « Marseillaise de la paix » :

Allons enfants de la patrie,
Le jour de joie est arrivé !
La source de haine est tarie,
L'étendard de paix est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Chanter nos joyeux laboureurs ?
Ils sont heureux ces braves cœurs
De ne plus quitter leurs campagnes.

Tel était le premier couplet de cette « Marseillaise » pacifique qui avait pour refrain :

Au travail, citoyens ! Nous som-



*mes compagnons ;
Chantons, chantons, qu'un beau soleil
Mûrisse nos moissons.*

Myrtille Rengnet rencontra moins d'admirateurs que Rouget de Lisle. Et qui parle ou a parlé de sa « Marseillaise » ? Les pacifistes d'aujourd'hui la connaissent-ils et la chantent-ils ?

Dans la première moitié du vingtième siècle, il a fallu beaucoup de courage pour afficher ses sentiments pacifiques. Pourtant les féministes qui avaient organisé le Congrès Féministe International de La Haye, fin mai 1915, n'ont pas hésité, en pleine guerre, à affirmer que le grand espoir de collaboration pacifique n'était pas mort. Comment ? Leurs pays étaient en guerre et elles osaient parler de paix avec l'ennemi ? L'Initiative des féministes fut sévèrement condamnée par la presse. Et les Belges, les Polonaises, les Anglaises, les Allemandes, les Autrichiennes, les Hongroises présentes au congrès ont toutes été accusées de trahir leur patrie. Parlez de paix, et vous serez taxé d'antipatriotisme.

Toujours pendant la Première Guerre, Louise Simonneau fut emprisonnée parce qu'elle jetait dans les cours d'immeubles des tracts rappelant le peuple à la raison. Marianne Rauze connut le même sort parce que, veuve au début de la guerre, elle fit de ses voiles noirs un drapeau.

D'autres encore s'étaient regroupées au sein du Comité International des Femmes pour la Paix Permanente, installé rue Fondary. Elles publièrent, par leurs propres moyens, un texte contre la guerre : « Un devoir urgent pour les femmes ». Des perquisitions eurent lieu rue Fondary, mais aucune suite judiciaire n'empêcha une femme comme Mme Duchêne de continuer son action.

Pacifisme = trahison

En août 76, ce sont les femmes d'Irlande, protestantes et catholiques, qui défilèrent dans les rues de Belfast en criant « Peace ». En septembre, elles étaient déjà plus de vingt mille et leur nombre grandissait chaque jour. A l'origine, la mort de trois enfants dans un quartier catholique au cours d'une fusillade entre un commando de l'I.R.A. provisoire et les soldats britanniques. La tante des enfants, Maireed Corrigan, et une de ses amies, Betty William, ont pris la tête du mouvement. Elles veulent mettre fin à cette guerre de religion meurtrière qui tuait et continuait à tuer leurs enfants, leurs maris, leurs amants, et les empêche de vivre.

Ce n'est pas seulement la vie des hommes que les femmes pacifistes veulent défendre, c'est aussi leur propre bien-être, leur tranquillité, leur bonheur, leur propre existence menacée par les armes des hommes.

Les pacifistes d'Irlande ont été traités d'« extrémistes de la paix ». On a dit et écrit qu'elles voulaient faire le jeu des britanniques, qu'elles étaient des « pseudo-pacifistes ». L'an dernier, Maireed Corrigan est venue à Paris expliquer les objectifs de son mouvement : aider les jeunes à se soustraire aux pressions d'engagement des groupes para-militaires et à surmonter leur désespoir, travailler à « l'intégration » des écoles car une éducation commune est la condition première d'une ouverture mutuelle, chercher à faire appliquer les lois votées en 1969 pour mettre fin aux discriminations contre les catholiques. *Nous ne sommes pas une brigade en jupons de femmes effrayées par le bruit des armes*, a dit Maireed Corrigan, *mais un groupe de femmes aux yeux grands ouverts, lucides, qui en sont venues à rejeter la*

violence par expérience amère. En réponse aux questions des journalistes, Maireed Corrigan affirma n'avoir jamais reçu de subventions du gouvernement britannique, comme certains le prétendaient. Et elle avoua avoir perdu confiance dans les églises d'Ulster qui n'avaient pas osé soutenir son mouvement de peur de perdre des fidèles extrémistes associant pacifisme et trahison !

L'an dernier, à Paris, les statuts d'une toute jeune association étaient publiés au « Journal Officiel ». Il s'agissait du « Mouvement des Femmes pour la Paix », fondé par Annie Lesur, ancien ministre du gouvernement Giscard et militante du Centre des Démocrates Sociaux. Son but : susciter, par la non-violence, une action de solidarité à longue implantation populaire afin d'obtenir des solutions de paix en faveur de l'Irlande ou bien d'un autre pays concerné par la guerre. Initiative intéressante, soit, mais Annie Lesur et son mouvement n'ont pas pris position en faveur du désarmement, n'ont pas manifesté lors du vote du sensationnel budget de l'armée ni jamais protesté contre le commerce des armes. La paix par la non-violence passe par le désarmement. Ayons le courage de nos opinions.

La présidente de la section française de la Ligue Internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté écrivait l'an dernier, dans le journal « Choisir » : *De nombreuses raisons font penser que, actuellement, les femmes pensent être un facteur de paix.* L'initiative des Irlandaises, la lutte de la Ligue, celles de l'U.F.F., celles encore des femmes du Ghana qui enseignent la paix aux enfants à l'école en sont la preuve, sans doute. Mais comment les femmes qui viennent de découvrir leur place dans la société, vont-elles se servir de cette force nouvelle ? Voudront-elles faire taire les armes des hommes et employer les 500 000 dollars que coûtent les armes chaque minute à vivre mieux ? Ou bien voudront-elles, elles aussi, jouer les héros ? *Le courage discret du pacifisme n'a pas l'aura de l'héroïsme* (2). Mais abandonnons l'héroïsme aux hommes.

Maryse Wolinski

- (1) 24, quai Louis-Blériot, 75016 Paris.
(2) Yvonne Sée, dans « Choisir »



VILLES-VACANCES

Si, pour les parents royaux ou impériaux des couronnes d'Angleterre et de Prusse, les vacances passées en famille étaient empreintes d'un charme et d'une gaieté de bon aloi que nulle mauvaise humeur ne venait altérer... Assurément, il n'en allait pas de même, dès l'instant où, séparément, elles entendaient les prendre à l'"Etranger".

Au cours de ces vacances, sans doute, plus touristiques, souvent marines sinon expéditionnaires... Les rapports, naguère affectueux, se voyaient minés et, en profondeur, malgré



DETROIT - 2011
1911 - 11 DE JUIN

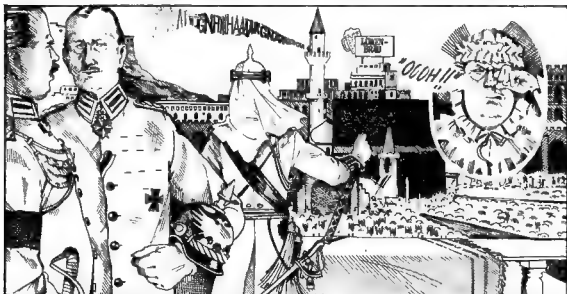
l'enchantement exotique de climats luxuriants... Zumba, zumba! Ils se détérioraient. Folie tropicale? Fièvres, déluges d'orient? Fragrances par trop épicées pour les pâles, roses et nordiques naines?... On ne sait... Mais, dépassés certains parallèles, au long des fleuves plombés que, ca et là, ponctuent les chutes du rêve ou sous la voûte toujours crépusculaire des bruyantes jungles, TOUS, tels les chiens courants de quelque meute saisie de démence, TOUS chassaient pour leur propre compte... Et plus particulièrement le Kaiser! C'était, du moins, l'opinion des Ministres de la Reine, la chère 'granny' de darling Kaiser-Willie. Leurs observations troublaient l'imagination de Victoria, hantaient son sommeil... En songe, d'étranges visions l'assaillaient...

SCÉNARIO: J-M DE BUSSCHER.

DESSINS: RAYAGE.



VICTORIA'S DREAMS



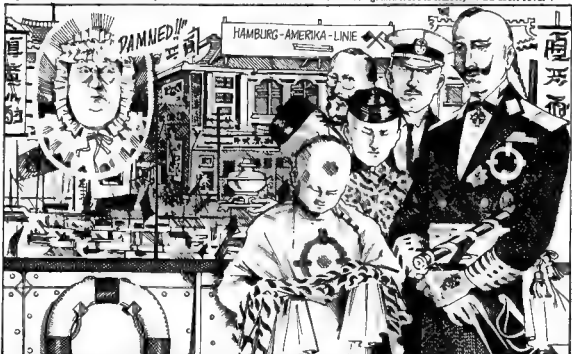
Dans ce califat désolé, l'humble mais sincère prière que lui fait le peuple des croyants semble ravir le jeune Empereur et, déjà, dans sa suite, les plus clairvoyants chuchotent : « Allah est grand ! Et notre Kaiser est son prophète... »



Désignant d'un geste la lamaserie de Potala à Lhasa, le Feld-marechal von der Schulenburg hurle aux officiers de la Maison militaire de Guillaume : « Meinen Herren, für unsern Kaiser der Oberst des Kriegsherrn, das ist ein Kolossal Fortifikation ». Mais, fasciné par l'enfant sacré, le bienveillant Empereur est distrait. .



Les mains de Willie ruissellent « Bon sang ! », grince t-il, « les plus beaux bijoux du monde ! » Cependant sur l'Uéié, dans la pirogue toute proche, entre les payeurs, un bien étrange dialogue s'instaure... - **BAKARI KÒ DÌ ?** (que dit Bakari ?) - **BAKARI KÒ A BÀMUSO TÁARA.** (Bakari dit que sa mère est partie) - **BAKARI BÀMUSO NI JÒN LÒ TÁARA ?** (Avec qui la mère de Bakari est-elle partie ?) - **À N'À KAAISÉ KÓROCE...** ! (avec son grand frère le Kaiser) ! On croit rêver !



Aux commerçants chinois qui, tête baissée et tout autour de lui, commercent, le Kaiser s'adresse d'une voix imprégnée de douceur, il leur dit « Elevez vos regards ! Dressez la tête ! Regardez les hauteurs ! Agenouillez-vous devant l'Allié Suprême ! » L'entourage, bien évidemment, est perplexe



Souriant de son air le plus enjoué, Guillaume II n'en pense pas moins : « Le kangourou risque de me frapper d'un coup si terrible que je risquerai d'être complètement anéanti. Et je me sens sur le point de faire une violente crise nerveuse. » Cependant, l'Entourage ne discerne rien de son émoi intérieur. Bien au contraire, il s'amuse.



Le Prince Philip zu Eulenburg presse la chère main de son Empereur pour attirer son attention et lui dire : « Mon cœur prussien malgré sa chaleur, bat joyusement pour le nouveau Souverain de cette colonie, mais mon cœur d'ami est plein de mélancolie à la pensée de toute faille profonde qui pourrait séparer le souverain d'un de ses sujets. Puis-je, Majesté, vous présenter Maria Chapdelaine ? » Le Hohenzollern regarde fixement la fille, puis rit de bon cœur.



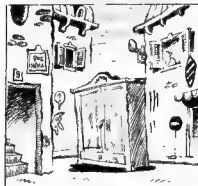
A juste titre, Philé tremble pour son Willis-darling. En effet, les me naces que font peser les tigres semblent se préciser. . Et pourtant. Inconscient du danger, Willis-darling ne cesse de dissenter. « Jamais, jamais, vous m'entendez, Vichnou n'a déçu les Allemands ! Et s'il a permis, parfois, qu'ils soient abattus et découragés, il les a vite tirés de la poussière ! » Quoique terrorisé, Philé finit par se rasséréner.



De ce qui, bien sûr, n'était que d'affreux cauchemars
- enfin mais en nage, la Reine émerge...
« Pauvre Willie-darling », pense-t-elle
en souriant gentiment. Et elle se rendort.

Mais pour faire, cette fois, un rêve prémonitoire...
La malheureuse tête ébranlée soudain extra lucide
voit : l'année 1905 ! 1905 ! Comme un coup de
tonnerre dans un ciel trop serein éclate
le « Coup de Tanger » ! Ce coup, elle le voit !
Quelque morte en 1901, elle l'a vu !

HISTOIRE INTERDIMENSIONNELLE



Toutes griffes dehors

Voici quelque temps, je pénétrais, curieux, dans un boyau dont les murailles étaient de ro-

OUI à la femme



qui s'habille couture
à 30-40-50 % moins cher

bes, de tailleurs et de manteaux. Dans le lot, le trifouillis, je découvrais une robe du soir en crêpe georgette de teinte pame signée Guy Laroche et dont la coupe avait un tombant apparent à la sobre beauté des tuniques romaines... Un revêtement de classe, fini comme autrefois et d'avantage destiné à mettre en valeur la grâce altière et l'élanement d'une taille, la courbe fine d'une nuque, voire la pointe sèche délicate d'une oreille que l'affirmation abusive d'un cul fut-il voluptueux... Le prix ? La moitié ! Dans l'ombre, mi-amusé, mi-affectueux, une sorte de docteur Freud mûrissant de Schubert me regardait. Mon achat distraitemment réglé (c'était pour rien), nous ne parlâmes plus que du dernier festival de Glyndebourne, de la Villa Médici et des Klossowski.

Fétichistes de la griffe à bon marché ! Mon propos, je le sais, déjà, vous lasse... Une seule chose, pour vous, compte : l'adresse ! Eh bien, la voici : 76, rue Saint-Dominique, c'est dans le VII^e.

Archéologie industrielle

Cette année le Prix européen du musée a été décerné à l'Iron Bridge George Museum de Telford (G.-B.). Parmi les neuf institutions retenues (1), aucune n'était classable dans la catégorie « musée-dit des-beaux-arts ». Quoique bien tardifs, ce couronnement, ces choix sont, évidemment, significatifs d'une évolution rapide qui couvre - enfin ! - alors que certains semblent encore s'en étonner, la totalité du champ culturel. Avec le Deutsches Museum, l'Allemagne wilmhelmiennne (2) avait pourtant, au

début de ce siècle et dans cette passionnante direction, donné un somptueux coup d'envoi mais, pour beaucoup en France, quel intérêt esthétique pourrait offrir la noire et sauvage beauté d'un convertisseur Phoenix face à l'éblouissante niaiserie d'une paire d'appiques fausses et dorées mais XVIII^e ?

Quoiqu'il en soit, si, en ce mois de mai (farci de jours fériés) l'envie vous prenait d'aller cueillir, à Keukenhof, quelques tulipes, faites-vous la grâce d'un détour par l'impériale architecture du

charbonnage de Grand-Hornu (3). Il y a cent cinquante ans naissaient les constructions du charbonnage de Grand-Hornu. Son propriétaire, un Français ayant fait fortune dans l'indendence des armées napoléoniennes (en ces époques, pour certains, ô combien fécondes et... lucratives !), les confia à un architecte toulousain du nom de Bruno Renard. Ancien élève à Paris de Percier et Fontaine, ces « fondateurs du style Empire », soucieux, tout à la fois, de styles nationaux et préoccupé d'Anti-quités, il n'est pas douteux que Bruno Renard ait été marqué par le fouririsme alors en pleine apogée. Certes, il n'existe que peu de relation entre la notion fouririste de « propriété individuelle sociétaire » et l'option paternaliste de la « mère industrie », mais il n'en reste pas moins que, tant par sa conception architecturale qu'urbanistique, Bruno Renard tend vers les images idéales du « Palais Social » cher aux doctrines phalanstériennes. Et là, outre la qualité d'une architecture néoclassique excessivement soignée, est tout l'intérêt de son œuvre.

Dans les aubes noires de l'hiver, imaginons, rien qu'un instant, ces mille quatre cents ouvriers, peuple d'hommes encore jeunes secoués de silicose mêlé d'adolescents qui grandissent courbés, de femmes et... d'enfants. Ils ont quitté à la même heure leurs quatre cent soixante-treize maisons toutes identiques et rangées en un triple coron enserrant le colossal monastère de l'industrie charbonnière. Sous le fronton monumental, d'un pas résigné, en silence, ils le pénètrent, déglutis par les glottes-arcades de l'entrée palladienne. Puis c'est la traversée de l'avant-cour, et les voilà recrachés dans la cour principale immense et ellipsoïdale que bordent les bâtiments orgueilleux et de parfaite ordonnance. Au cen-



Le château de Senefte

tre, de fonte et de fer, la statue d'Henri Degorge, le père-fondateur. A ses pieds, deux mille huit cents lourds brodequins de cuir martelés, pour se réchauffer, le porphyre superbe des pavés, il est quatre heures, le travail va commencer...

De ce capital témoignage du début de l'ère industrielle, le Roi Baudouin faillit signer l'arrêt d'assainissement qui, en clair, signifiait son arasement. Comprenons-le, la fosse exsangue, il n'y avait plus de profit (4).

- (1) Notons, parmi elles, le Musée d'archéologie industrielle de Herstal, le Teknisk Museum d'Helinski et l'extraordinaire Musée historique d'Amsterdam.
- (2) Immédiatement suivie par l'Angleterre et ses musées fameux de Kensington à Londres.
- (3) Sortez de l'autoroute après Valenciennes pour prendre la N 29 direction Mons. Après le passage de la frontière à Quévrain, continuez à rouler sur la N 29 (qui en Belgique, est devenue la N 22) : à 12,5 km, le charbonnage est sur votre droite.
- (4) La famille royale de Belgique n'a jamais porté beaucoup d'intérêt aux affaires culturelles. L'économie, d'ailleurs, serait sa passion. Avec les jeunes générations, cet état de choses ne semble guère s'arranger. Qu'on en juge plutôt par cette

anecdote savoureuse : le prince Alexandre, fils du roi Léopold III et de la princesse de Réthy, visitait un jour l'atelier du peintre Paul Delvaux. Delvaux, pour lui être agréable, lui offrit quelques dessins. Après l'avoir remercié, le prince n'eut rien de plus pressé que d'aller les proposer à un marchand. Ce dernier lui faisant remarquer qu'ils auraient plus de valeur signés, l'infortuné prince se vit obligé à la corvée d'une seconde visite chez le maître. Fast vivre, quoi merde !

P.S. Face à l'impératrice dont Grand-Hornu est un des trop nombreux exemples, certains se dressent, tel l'architecte Henri Gruchet, homme d'action qui racheta et restaure présentement le charbonnage à ses frais. D'autres écrivent, tel Xavier Duquenne, dont le combat pour le château de Seneffe accouche d'un livre somptueux, traitant tout à la fois du château, de Dewez son architecte et d'une époque, mais dénonçant aussi et sans complaisance la singulière bêtise des pouvoirs publics. Ce livre, malheureusement, n'est pas en vente dans les librairies. Vous pouvez néanmoins y souscrire en adressant avant le 15 mai un virement de 1 900 francs belges aux Etablissements Malvaux (le Dräger belge...), CCP n° 000-0038928 31 B, 1080 Bruxelles.



Alex Barbier



Réflexion

« Vivante en 78, Gertrud Stein n'aurait-elle pas acheté des planches de bande dessinée ? C'était l'interrogation du mois dernier. Io no lo so... Mais ce que je sais, c'est que, toujours en 78, plutôt que de traîner ses basques dans les galeries désaffectées, Gertrud Stein serait restée tranquillement chez elle, allongée sur un sofa et se bourrant de chocolats... à lire, dans « Charlie mensuel », une farouche et

envoûtante série d'Alex Barbier ! Spécieuse de vivre au rythme de son temps, je ne crois pas me tromper en ajoutant qu'avec « Regard moderne » (1), elle aurait eu à cœur de prendre les mortelles et graphiques overdoses de Bazooka productions. Il n'est que de les feuilleter pour s'en persuader.

Jean-Marie de Buscher

(1) Le nouveau mensuel édité par « Libération »



AMULETTE

L'HISTOIRE SE PASSE À MADAGASCAR, GRANDE ÎLE AFRICAINE Baignée PAR L'Océan Indien... LA MAGIE ANCESTRALE, AVEC SES BIENFAITS ET SES MALÉFICES, Y PARTICIPE À LA VIE QUOTIDIENNE... COMME PARTOUT AILLEURS...

TEXTES, DESSINS DE MAA & XH



MAINTENANT... LOLO RATSY... FOUS L'CAMP DE CHEZ ELLE... VITE! JE TE L'ORDONNE!!



LÀ! LÀ! LÀ! ELLE EST O.K! PLUS FORT LA MUSIQUE!!



MAIS QU'EST-CE QUI M'ARRIVE? J'AI PLUS MAL AUX DENTS



LOLO RATSY: MAUVAIS GENIE



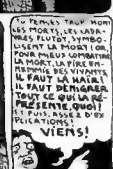
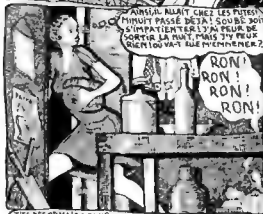
COMME TU VEUX MAÎTRE! MAIS O... JE NE ME SENS PLUS!... O JE SAIS CE QUI M'ARRIVE! J'SUIS AUX ANGES!

PEU APRÈS

ALORS ÇA VA... TOI SEIN A T'ÊTRE PLUS MAL AUX DENTS? LE GRIOT T'A BIEN SOIGNÉE HEIN? ET N'OUBLIE PAS QUE TU NE DOIS PLUS TOUCHER NI DE VIANDE DE PORC NI D'OIGNONS! ÇA VA PAS AVEC L'AMULETTE! FAIS GAFÉ, HEIN!



OH OUI EN PLUS DE MES MAUX DE DENTS, IL M'A MIS UN SORCÈREMENT QU'EST D'AUTRES MALADIES DONT JE ME SOUPÇONNÉ MÊME PAS L'EXISTENCE! J'AI L'IMPRESSION DE RE-MATRAIR... COMME DISAIT JÉSUS... DIS, SOUBE, TOI QUI ES MA COPINE... IL ME M'A PAS MACHINÉ, PAR HASARD, LE GRIOT?



ET TOUTES LES NUITS, DÉSORMAIS
JOZEFINA, AVEC SA LOPINE SOUS,
DANSE ET S'ÉMIGRE SUR DIFFÉ-
RENTS TOMBEAUX, POUR LA GLOIRE
DES VIVANTS. UNE NUIT...



PLUS VITE L'HOMME!
T'AS SUR TON DOS QUE DES
FABLES MIMAS ET DÉTA
T'AS LA LANGUE PLUS
VITE MIMABLE!



BEAUCOUP PLUS TARD DANS LA
JOURNÉE

LOCORICO
PAPALIMENG
JANGOKORO
MINIKIMINO



SUR UNE MAÎTRE
PASTEUR A RE-
CONTRA LES SO-
CIÉTÉS... IL S'ALTE
MAINTENANT UNE
LARGUE ÉTRANGÈRE
ET IMMENSE!

ET LES MOIS PASSE
RENT. PLUS JOZEFINA
QU'UN DÉSÉSPÉRÉ D'
AVOIR UN GOSSE DE-
PLUS CING ANS,
TOMBA ENCEINTE.
ELLE COMMENÇAIT À
ÉPROUVER DES RE-
MORDES ET FINALE-
MENT, ALLA REVOIR
LE GRIOT... ET LE
PRIA DE L'EXORCI-
SER. MAIS...



JE VOUS RENDS CECI
MAÎTRE! JE NE VEUX
PLUS ÊTRE SORCIÈRE!
JE PRÉFÈRE AVOIR PLUS
RAGES DE DENTS! EXOR-
SEZ MOI! PITE! PITE!
POUR L'ENFANT QUE JE
PORTE, MAÎTRE!



SI TU ACCE-
PTES QU'ON TE
COUPE L'ANNULAIRE,
PEUT ÊTRE QUE... C'EST
MÊME PAS SÛR! QUAND
À L'ANNULETTE, ELLE
EST À TOI POUR TOUJOUR.
JE NE PEUX LA RE-
PRENDRE EN AUCUN
CAS!... EN OUI!



LI : SOMS INSENSÉS



BEAUCOUP PLUS TARD
DANS LA JOURNÉE, IL
Y A VUS TRES VUS
ET FINISSE
QUI A LA
PULVÉRISE
PE... TOUT
MONDE SONT
QU'ELLE FUT
UNE GOR-
GÉE! TU
SERAS
FOUTUE!
J'VAIS!

MAM POURQUOI
TU M'VEUX TOUT?
ÇA TE PLAISAIT
POURTAUT, NOS
FOULES RANDOM-
NERS... TU T'OU-
VIENS DE CE QU'
ON LUI FAISAIT
AU PASTEUR?
HEIN! ON
RIGOLAIT
BIEN!



TU L'AS DIT! CA ME
FESAIT RIGOLER... FAU-
TANT, CA ME ME FAIT
PLUS RIGOLER D'ÊTRE SO-
RIÈRE... RAS-LE-BOL
D'ÊTRE MARGINALE!
TU PIGES PAS,
HEIN!



TU SAIS, J'AI COMPLÈTEMENT CHANGÉ!
JE NE VAIS PLUS CHEZ LES PUTES! J'EN AI
MÊME ÉTRANGÉE UNE QUI ME MARGELAIT
SANS CESSÉ! EST-CE QUE TU M'AIMES
ENCORE?

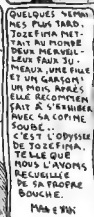
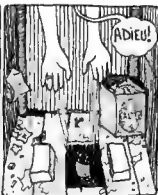


TOI DE
LE COM-
STATES!

J'AI CHANGÉ DEPUIS QUE T'AVAIS
BAUSQUEMENT CESSÉ D'AVOIR MAL
AUX DENTS! ET QUE TU ME FAISAIS
AU POIRE!



ÇA FAIT, TU M'EN BOIS
JAMAIS, TOI! QU'
EST-CE QUE
TU FOUS DE-
DANS? PRENDS
DONC UN PÊ-
TOI, POUR
VOIR...
JE ME
DEMAN-
DE PAR-
FOIS.



FIN DE L'ÉPISODE. 14e MAR 11

Gros bouquins

Il y avait un demi million d'années que le volcan qui avait fait surgir Taratua des profondeurs du Pacifique était endormi. Et pourtant, songeait Reinhold, un brasier plus ardent que celui qui avait présidé à la naissance de l'île allait la submerger avant peu. Son regard se posa sur l'aire de lancement, s'éleva en suivant le monumental berceau qui ceinturait encore le Christophe-Colomb. A soixante mètres au-dessus du sol, le nez de la fusée accrochait les derniers rayons du soleil déclinant. C'était l'une des dernières nuits qu'elle connaîtrait : bientôt, elle voguerait dans le soleil éternel de l'espace.

Tout était paisible sous les hauts palmiers couronnant l'arête rocheuse de l'île. Les seuls bruits que l'on entendait étaient la rumeur trépidante d'un compresseur pneumatique qui se mettait occasionnellement en marche ou un appel assourdissant lancé par un technicien.

Cette prose, c'est le début du premier chapitre du roman d'Arthur C. Clarke, *Les enfants d'Icare*, telle qu'on peut la lire en ouvrant le volume « J'ai lu » où l'ouvrage, traduit par Michel Deutsch, a été réédité. Dans la version du « Rayon Fantastique », parue en 1956 (j'avais à l'époque soixante-cinq ans, ça nous rajeunit pas), une autre traduction, due à Alain Glatigny, nous proposait ceci :

Le volcan qui avait fait surgir Taratua des profondeurs du Pacifique sommeillait maintenant depuis un demi-million d'années. « Et pourtant, se disait Reinhold, d'ici peu l'île va être plongée dans un bain de feu plus terrible encore que lors de son enfantement ».

Il jeta un coup d'œil vers la rampe de lancement et parcourut du regard la pyramide d'échafaudages qui entouraient le Christophe-Colomb. A soixante-dix mètres au-dessus du sol, la proue de l'astronef accrochait encore les ultimes rayons du soleil couchant. Cette nuit était une des dernières qu'il connaîtrait : bientôt, il flotterait dans le jour éternel de l'espace.

Un calme profond régnait sous les palmiers, au sommet de la chaîne rocheuse qui formait comme l'épine dorsale de l'île. Le seul bruit qui s'élevait parfois du chantier était le balbutiement d'un compresseur d'air ou le faible cri d'un ouvrier.

Lisez, bonnes gens, relisez et comparez. Et comment voulez-vous, après ça, faire confiance aux traducteurs pour ce qui est de rendre la substantifique moelle des littératures étrangères ? Je sais bien que traduire, c'est un peu faire œuvre de création, qu'il y a donc de la subjectivité dans l'air. Il n'empêche qu'on voudrait savoir pourquoi soixante mètres ici deviennent soixante-dix mètres là (l'inflation ?), s'il s'agit du jour de l'espace ou du soleil de l'espace, pourquoi un ouvrier deviendrait subitement un technicien sans aucune formation professionnelle...

Comparer deux traductions, c'est un petit délice qu'il faut se payer de temps à autre. Si en plus on a le texte original sous les yeux, c'est du délice garanti. Cela dit, je n'ai rien contre les traducteurs, qui forment une corporation de mal-payés de plus (20 F la page en moyenne). Mais, en S.F., on trouve parfois des perles qui vous font venir les larmes aux quinquets. La défunte revue « Galaxie » a eu dans le genre une époque faste.

Cela dit, *Les enfants d'Icare* est un très bon bouquin, un classique, comme on dit, sur la confrontation des Terriens avec une vaste civilisation interstellaire. Mais attention : une confrontation pacifique. C'est pas si courant, par les temps qui courent ! Plein de bouquins encore à feuilleter d'un doigt épais et mouillé, en s'arrêtant ici ou là pour se gratter le nombril.

Excusez les parents, de Pierre Ferran (chez Pierre Horay), c'est le genre « Perles du facteur » mis au point voilà plus de vingt ans par Jean Charles. Ici, il s'agit des mots d'excuse qu'on fait pour le marmot quand il a loupé l'école. On a tous fait ça, nous, les parents. On vous en met deux tout courts :

Monsieur, Jacques est en retard. Merci à l'avance. L'autre : Monsieur, Janine et restet ce tanto pour garder les petits. Ayant du aillet chez le Père Secteur toucher marrante de veuve. Excusément.

Il y en a comme ça une centaine, et il ne faut pas avoir honte de se torturer de rire. Même, on a tendance à se dire parfois que c'est pas possible, que l'auteur a dû les inventer. Vrai ou faux, c'est le risque de ce genre d'exercice...

L'État spectacle, le titre dit tout de suite de quoi il est question : comment un homme politique se fabrique, se polit et se lance sur le marché de la politique comme une savonnette. L'auteur, Roger-Gérard Schwartzberg, peu après avoir publié son bouquin, est devenu un ponté chez les radicaux de gauche. On l'entend souvent au poste représenter Monsieur Fabre, pas l'entomologiste, le pharmacien. Ça fait un peu mal d'assister à ce genre de décadence, surtout que, toujours au poste, je me souviens avoir entendu Roger-Gérard affirmer : « La seule attitude possible envers un homme politique, c'est l'insolence ». Rappelez-vous de ça quand vous lui lancerez des tomates sur la gueule. N'empêche, son bouquin est bien tressé, même si plein de détails dont on se passerait. A se mettre sur le rayon, à côté de *Ces malades qui nous gouvernent*, de je ne sais plus qui. C'est Flammarion qui a édité Schwartzberg.

Certificats d'études, c'est une réunion d'études faite par Antoine Blondin pour des préfaces ou des revues. Blondin, c'est un écrivain de droite (ami de Nizami) tombé amoureux de Mitterrand. Mais on sent bien, à la manière dont il élitise, qu'il a toujours le cœur à droite. Mais on s'en fout, parce que la façon qu'il a de parler des auteurs qu'il aime (je vous recommande particulièrement le premier texte, sur Baudelaire, et le dernier, sur les rapports entre Verlaine et Rimbaud) vous fait vraiment regretter d'avoir été un ignare à l'école, et surtout de n'avoir pas eu un prof de français genre Blondin. Mais, comme il écrit, Blondin, c'est pas scolaire... Ah, tu nous en diras tant (La Table ronde) !

Le dernier Guégan, écrit pour avoir prix, mais ça n'a pas marché, s'intitule *Père et fils* (Grasset) : encore un titre qui dit tout sur le contenu de la bête, puisqu'il s'agit tout du long de dialogues entre un père point encore quadragénaire et son fiston de 17 ans, avec qui il passe des va-

cances idylliques en se partageant les filles de passage et en rencontrant des tas d'autostoppés et de communautaires sympas. Comme exercice de style, c'est réussi, et il passe dans tout le bouquin un petit courant utopique et libertaire qui sent bon l'An 01. Mais on frise aussi parfois le gnangnan et on en sort pas vraiment convaincu : c'est ça, les risques d'être gentil. Guégan, je crois que tu es meilleur dans la vacherie que dans l'élégie. Mais tu le sais bien.

La somnambule, d'Anne Vergne (elle écrit dans « La Gueule Ouverte ») est une histoire de gouines et de meurtres. On n'en dit pas plus parce que ça n'est pas l'histoire qui compte dans son bouquin, mais le ton : acide, amer, souvent drôle, persifleur, insolent, parfois nostalgique, et bien d'autres adjectifs flatteurs à votre choix. Anne Vergne est une petite cousine de Guégan qui aurait beaucoup pioché son *Manchette*. Mais ces références ne l'écrasent pas, elle a trop de personnalité pour ça (1). Baisse la tête et continue, Anne (Jean-Claude Lattès).

L'enfer atomique (Presses de la Cité) est ce genre de best-seller amérloque comme il s'en fait brigue à la pelle. C'est signé par Thomas Scortia et Frank Robinson, qui avaient écrit *La tour infernale*, vous voyez le genre. Le sujet : l'accident grave dans une centrale nucléaire. On pouvait s'attendre au pire ou, au moins que pire, à un roman du genre de *L'explosion*, qui donnait dans le sensationnalisme débile. Et pourtant, ce qui frappe à la lecture de *L'enfer atomique*, c'est son honnêteté : le ton est documentaire, tout est plausible (hélas...), la catastrophe n'est que la suite de petites défaillances techniques et humaines, et tout se passe (presque) en douceur. Certes, le livre n'apprendra rien à ceux qui se sont fait grenader à Malville ou ficher à Kalkar, mais on peut l'offrir à son beauf.

Autre science-fiction qui n'est pas de la science-fiction : *Docteur Rat*, de William Kotzwinkle (Jean-Claude Lattès). C'est un plaidoyer contre toutes les misères qu'on fait à nos frères les animaux (des laboratoires aux abattoirs en passant par les zoos), à travers le journal d'un renégat rallié aux hommes (le Rat du titre), et un kaléidoscope d'impressions fugitives à la pre-

mière personne) qui semblent piochées à même le cerveau des bêtes martyrisées. C'est constamment drôle, et c'est constamment insoutenable (les cha-

REVUES

Traverses, c'est la revue du Centre de Création industrielle, du machin Pompidou. N'ayez pas peur de l'estampille Baubourg : la revue est intéressante, tout au moins le numéro que j'ai en main. Les bêtes (avec plein d'articles sur les dauphins, l'architecture animale, King-Kong, les renards, etc. par des gens comme Baudrillard, Goimard, toute cette sorte de choses). D'autres numéros spéciaux existent, sur « Lieux et objets de mort », « Jardins contre nature », etc. (Éditions de Minuit, 7, rue Bernard Palissy, 75006 Paris, 4 numéros, 100 F).

Deux trucs sur la S.F. :

- Le numéro 580/581 de *Europe* (« La science-fiction par le menu », problématique d'un genre ». Ça, c'est du sérieux, c'est dirigé par Goimard, et on y trouve une trentaine d'articles sur tous les aspects possibles et imaginables de la S.F. (littérature, imaginaire, idéologie, histoire, esthétique, et j'en passe), par tous les pontes et pontifs du ghetto. Ça fait un peu fouillis, il y a des morceaux illisibles, mais les avis sont souvent féroce-ment contradictoires et c'est ce qui est le plus intéressant. Mais on ne peut décemment conseiller ce pavé qu'aux gens avertis, comme on dit (21, rue de Richelieu, 75001 Paris, le numéro double : 25 F).

- Le numéro 64 de *Opus*, plus mince, et consacré principalement à l'aspect graphique de la S.F. C'est fait apparemment à la va-vite, parce qu'il faut bien sortir un numéro sur la S.F., coco, tout le monde en parle, alors. Même les pros ont l'air de balbutier, et seule et l'interview de Ballard, qui a une vision de peintre et sait de quoi il cause, va à l'encontre (Éditions Georges Fall, 15, rue Paul Fort, 75014 Paris ; le numéro 20 F).

Signalements enfin *La Hulotte*, revue amateur d'écologie sur le terrain. C'est-à-dire savoir planter un arbre, observer les oiseaux, etc. En prime, deux magnifiques numéros sur le renard et la rage (32 et 33/34). *La Hulotte* est toujours drôle, toujours magnifiquement illustrée. On ne peut en dire autant de toute la presse écolo. Abonnez-vous ! (*La Hulotte*, La Berlière, 08240 Buzancy, CCP 1010 64 C/Châlons-sur-Marne, 10 numéros, 27 F).

tons ébouillants pour le bien de la science, les porcs égorgés...), et on se dit aussi que c'est constamment vrai. Après, on a tendance à regarder son bifteque

avec des drôles d'yeux, c'est moi qui vous le dis. Un de ces bouquins salutaires, à lire absolument tout en se disant, pas dupe, que c'est pas lui qui fera chanter qui que ce soit.

On termine pas plus gai mais aussi tonifiant avec le premier roman de Pierre Goldman (c'est pas le tueur fou de l'Ardeche, c'est l'autre), *L'ordinaire mésaventure d'Archibald Rapoport* (Julliard). Il y a de l'autobiographie déguisée (ou pas) dans ce roman, avec la présence obsédante de l'affirmation d'une identité juive, les démêlés avec la justice, les psychiatres (épilogues de manière pas possible !), et dans l'itinéraire de ce tueur sans idéologie que met en scène Goldman avec une satisfaction évidente, on retrouve aussi la démarche du Camus de *L'étranger*. Goldman a une manière bien à lui d'écrire, de ciselier ses phrases, on sent l'autodidacte qui a eu tout le temps, en prison, de chialer sur français, on sent aussi la volonté de se distancer du réel grâce à la froideur apparente de ce style XVIII^e qui cache aussi des trésors d'ironie acerbe. Sans compter les belles pensées du genre : *L'amitié des hommes, souvent, ressemble à l'amour, je n'ignore pas cette banalité, mais son absence de sensualité permet sa pérennité car la sensualité détermine la nature périssable des relations amoureuses, elle y introduit la mort*. Après ça, on sait aussi que Goldman n'est pas pédé.

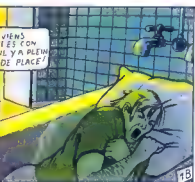
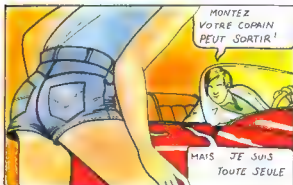
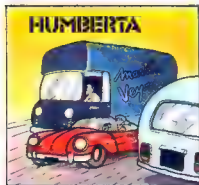
Pour finir, une rectification. Dans le numéro de janvier de « Charlie », j'annonçais avec des larmes dans la voix et des sanglots aux yeux la mort de Francis Carsac. Un honorable correspondant me signale que Francis Carsac n'est pas mort, il serait même plutôt vivant. L'information erronée vient d'un article de « Sud-Ouest », journal, qui annonçait cet été le décès d'un certain Jean Borde, professeur à la fac de Bordeaux ; Carsac, de son vrai nom François Bordes, est également prof à la fac de Bordeaux. Résultat : tout le monde s'y est trompé, moi comme les autres. On s'excuse donc auprès de Francis Carsac, en lui faisant néanmoins remarquer qu'il vaut tout de même mieux être vivant que mort. La prochaine fois on vous annoncera tout guilleret que Malraux est pétant de santé.

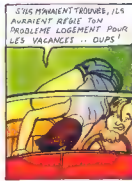
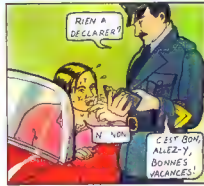
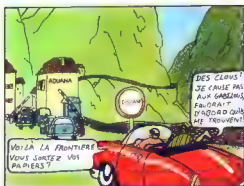
Andrevon

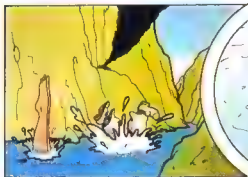
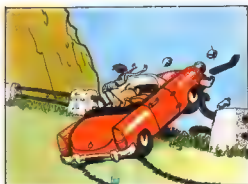
(1) J'ai d'instinct plus de malice que je n'en aurais remis le Guégan au de *Manchette*.

A. Vergne









QUAND ILS SE SONT
ARRÊTÉS À MON HÔTEL, LA
JEUNE FILLE NE SEMBLAIT
PAS DANS SON ÉTAT NORMAL.



LES EMPREINTES DE
LA LETTRE DE RANÇON
CORRESPONDENT À
CELLES DE CET INDIVIDU.



ATTENDU QUE LE JURY EST
PERSUADÉ QUE L'ACCUSÉ EST
COUPABLE DE SEQUESTRATION
APRÈS ENLEVEMENT, ET ASSASSINAT
APRÈS VIOL, PAR LEVON EST PAS
DE BOIS, IL SERA CONdamnÉ À
LA DÉTENTION À
VIE AVEC UNE
CLAUDE TOUTES LES
NIGHTS.



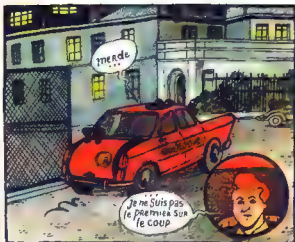
QUAND J'AI SU QU'ILS T'AVAIENT
FOUTU EN PRISON, J'AI PRIS LE
PREMIER AVION!
JE NE VEUX PLUS TE QUITTER
JE TE ME VIEUX CON!

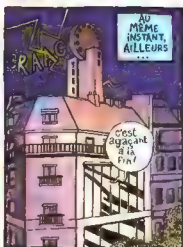


J'AI QUELQUES
SCRUPULES À VOUS AVOIR
MIS, DANS LE PÊTIN À CAUSE
DE MA FILLE, J'AI UNE SITUATION
DU TONNERRE POUR VOUS ENCAISSER.



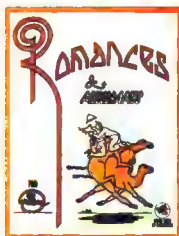








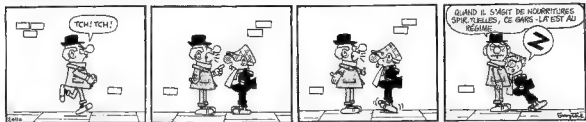
LIVRES BÊTES ET MÉCHANTS ALBUMS CHARLIE. En vente partout

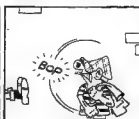


andy capp

Smythe









L'art patriotico-tumulaire

Il est, chers lecteurs, des lende-
mains d'ivresse où la mémoire
trouée ne laisse que brèches au
travers desquelles les pans ef-
fondrés de la raison sont légion.
Ces matins-là, assis au bord du
lit, la moquette hagarde et jon-
chée ne met en relief que vos
pieds et leurs ongles parfois trop
longs de huit jours. Les fixant « à
vide », soudain, vous ne voyez
plus que leur longueur démesu-
rée... Non sans effroi ! Distraction
réparable en deux coups de
pince à pot (qui, en tout cas,
pourrait attendre). Banal en soi,
ce constat d'une hygiène élé-
mentaire oubliée se mue, par
gueule de bois interposée, en une
soudaine équation intégréo-
différentielle à résoudre dans les
délais les plus brefs. Prodrome
impromptu d'une journée diffi-
cile, l'urgence de la solution est
directement proportionnelle aux
difficultés angoissées du pro-
blème. Lancinante, commence
la valse hésitation « les couper
ou ne pas les couper », grigno-
teuse de nerfs culpabilisés... Dès
lors, la paralysie devient tena-
nante, à tout le moins l'inertie ou
la prostration car on se sent, on
se sait amputé ! Dans de similai-
res déroutées matinales, plus
d'un, j'en suis sûr, à genoux de-
vant quelque image pieuse, in-
voqueraient volontiers le se-
cours de leur saint patron. Pour
ma part, lorsque par hasard, par
mégarde devrais-je dire, je me
retrouve en ces « états-folies », je
préfère me souvenir simplement
de l'exemple laissé par McMor-
rough Kavanagh, un agent se-
cret du siècle dernier.

Par-dessus ma machine à écrire,
en imagination, déjà je vois la
stupefaction se peindre sur les
traits de certains, j'en vois
même tordus de colère... Quoi !
Un espion psycho-lénifiant plu-
tôt qu'un saint patron (1)... Hé
oui, hé oui, jeunes gens ! Ce-
pendant, ne vous emportez pas,
car vous allez fort vite compen-
dre. Sachez que cet aventurier
admirable était privé de bras et
de jambes (sa malheureuse mère
avait, en effet, contracté une ru-
béole avant sa naissance)... Mais
sur tout, mais encore, sachez
qu'il était parvenu à surmonter

ces monstrueux handicaps, al-
lant jusqu'à pratiquer l'en-
semble des sports de sa caste
meux que la plupart de ses ca-
stades de constitution nor-
male (2). Sachez enfin qu'en-
fermé dans un harem persan
lors d'une mission, Kavanagh
aurait fait excellente impres-
sion. Insoupçonné (et pour
cause) du sot Persan, ajoutant
aux performances, la séduction,
à loisir il s'y plut à multiplier les
triumphes de l'amour par ceux
de la volonté (3).

Cependant, si la thérapeutique
incantatoire kavanaghienne est
souveraine dans nombre de cas
de détresse dipsomaniaque, il va
sans dire que, pour les non-
adeptes de la défonce intégrale,
la simple évocation de ce fabu-
leux personnage peut être un su-
jet riche de méditation. Souvent,
certains soirs de rêverie, pour
mon plus grand profit je m'y
suis laissé aller... Trop tôt l'être
aimé s'est jeté dans les bras de
Morphée (4)... Toutes lumières
éteintes, je suis seul, et le feu
dans la grande cheminée meurt
doucement. Sur ma vieille cu-
lotte de cheval (et de whipcord),
la clarté unique et rouge (5) des
braises danse. Au travers de
l'ambre irradié d'un Drambue
lentement dégusté, sourde et
tout à la fois vive elle tord, de
ses hasanes, des plus usés d'hi-
malayas. De ces crêtes embra-
sées de couchant, il n'est pas
rare pour moi de voir galoper
- instants privilégiés - l'hippo-
berceau de Mr McMorrough Ka-
vanagh Laideur construite. am

putation dominée, dominée, am-
putée, construite et laide comme
l'architecture infirme et my-
thique d'après-guerre et de ré-
construction, que le « goût » en-
chaîna aux conventions.

Et voilà, chers disciples de l'Art
Patriotico-Tumulaire, nous voici
revenus à nos chers monu-
ments, non par quelque hasard
mais par un subtil détournement.
Car, ne nous y trompons pas, l'archi-
tecture de dommages de guerre,
(6), et principalement celle des
villages martyrs, est, à sa ma-
nière et aussi, une forme de
commémoration monumentale.
Les stèles (7) situant l'empla-
cement des bourgs emportés par la
tourmente, les stèles commémor-
ant leur reconstruction et, tou-
jours, leur inauguration, sont
là, dans la pierre, pour l'attester.

Sans abandonner pour autant
nos superbes monuments, de
cette architecture nous allons
entreprendre l'étude. Débutions
celle-ci à Verdun par un des archi-
types du village martyr : le
village de Vaux. Le beau village
de Vaux, aux temps heureux,
jouxtait le non moins beau fort
du même nom. Tous deux,
comme chacun sait, devaient
être entièrement détruits, se
partageant la palme des senti-
nelles supplicées de la France.
Là où avant 1914 se nichait un
coquet village mosan, après
guerre, il ne restait, cruelle mé-
tamorphose, qu'une mer d'en-
tonnoirs boueux et putrides.
L'œuvre qui s'offrait aux archi-
tectes, comme on le voit, était



L'église et l'horloge de Vaux



drat essentiel auquel il conviendrait d'ajouter un trait venant encore (si tant est que faire se peut) l'enrichir : celui, irrésistiblement perçu, de l'effort. L'effort magnifique ! Immédiatement l'expert discerne que l'architecte au crayon duquel nous devons cet ensemble, est un travailleur infatigable. Il appartient à la race de ceux qui prennent à la nuit ce que la journée ne leur donne pas à suffisance. Il a fait saienne la vieille formule biblique : « Les premiers seront les derniers », sachant pertinemment que, dès la première pierre, lui, le saint-talent, sera, de cet édifice, le premier à partir, mais le premier. Quelle leçon et comme, au cours des dernières décennies, elle a été bien assimilée.

Il n'est que de regarder autour
de soi pour s'en assurer.

Jean-Marie de Busscher

(1) Cette option, à beaucoup, paraîtra d'autant plus surprenante que mon salut pétrolier est le charismatique fondateur de l'œuvre de Providence pour fillettes pauvres, le saint curé d'Ars (diocèse de Belley), j'ai nommé Jean Marie Vianney, dont la fête est le 4 août : c'est aussi ma fête. Incidemment, je rappelle aux lecteurs soucieux de me plaire que dons et cadeaux peuvent être envoyés ou déposés au 10, rue des Trois-Portes. Odile se fera un plaisir de me les remettre. Toutefois, lecteurs de la campagne, si vous plaît, pas de denrées périssables. Merci.

(2) Voilà qui explique, je crois, ces choix de poèmes-macabres et Lord Morton, qui l'accompagne dans nombre de ses chasses, nous dit qu'il y avait : « ... une grande querelle entre les deux hommes. Lord Morton était un homme. Son frère était aussi sensationnel que sa tenue à cheval ! Voilà qui est étonnant car leurs mains ni bras ni monter sans jambes n'ont rien de remarquable. Lord Morton, le *« Services »*, Richard Deacon nous éclaire sur ces faits qui ont dû apparaître à maints lecteurs comme une gageure : « Il avait, écrit-il, une main droite qui se terminait en une sorte de pelle en bois, une pelle en forme de berceau. A écrire et à peindre avec une plume et un pinceau entre les dents. A pêcher, et même à tirer en utilisant son pied gauche. » Voilà qui est remarquable (lire plus précisément : le pontil avait été éliminé et qu'il serrait sous le moignon de son bras droit, pressant la détente avec son autre moignon ». On reste suffoqué d'admiration ! Voilà qui est à tant d'ingéniosité ! Est-ce Dieu possible ?

(3) Sa vie sexuelle semble avoir été toujours fort active. Quelque encore très jeune homme, en 1848, alors qu'il séjournerait chez sa grand tante, la marquise d'Andigné d'Usé, il s'était porté éclaircie volontaire pour chasser de nuit et dans les montagnes les rebelles déjà réinduits de Smith d'Orbin. Cupidon n'est pas un ange. Cupidon est un démon. Un Cupidon volé de noir et de mystère. Un Cupidon pervers et dangereux. Car pour un pauvre amour de jeunesse, le jeune Kavalgashvili avait eu des aventures avec des amants d'exil loin de sa famille. Ah, mères ! Mères ! Mères cruelles ! De cette punition excessivement sévère - en tout cas pour un jeune homme - d'être obligé de se séparer de son compagnon de l'aumônier de la famille l'âme a des raisons que la raison ignore, voire notre jeune et infirme délinquant sexuel n'a pas compris. Les raisons plus ou moins hautes ! Il devait partir pour Scandinavie, la Russie l'Afghanistan, la Perse, le Tibet et l'Inde, presque toujours au péril de sa vie et sans jamais ne déserter d'un optimisme effi-

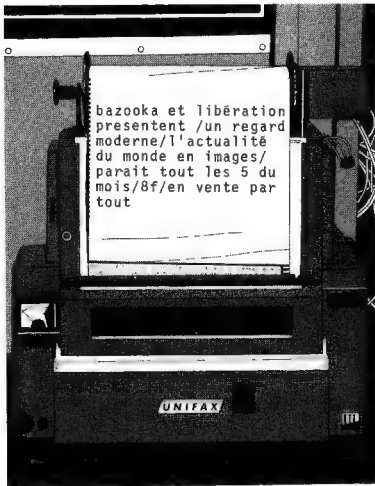
(4) Pour phalocrates uniquement. Mais on sait que dans une heure ou deux, la créature de rêve n'hésitera pas à s'en arracher pour, avide, se plonger dans les vôtres et satisfaire les plus insensées de vos phantasmes. Le vrai confort, c'est ça !

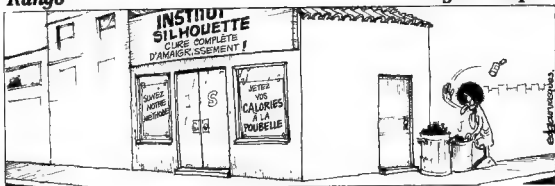
(5) Hommage à Brasilech ! Ah ! Ah !

(6) Ceux-ci, comme nous le verrons par la suite, étaient plutôt difficiles à percevoir.

(7) Voici le texte de la stèle de Vaux, signé par l'inévitable Poincaré (nom paradoxal s'il en fut) : « Passant, va dire aux autres peuples que ce village est mort pour sauver Verdun et pour que Verdun sauât le monde »... Cosmiche

(18) Dont, à bon droit, le promeneur se demande si le réel vouloir des architectes n'était pas de jeter là la tour-horloge de quelque gare à grand trafic Manque de créque que gare à grand trafic Manque de crédits peut-être ? Toujours est-il qu'elle fait penser, en petit mais de façon insoutenable, à la tour-horloge de Brussel Zuid ou gare du Midi à Bruxelles.





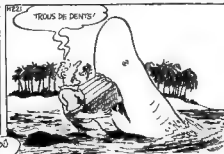
fosdyke saga

Bill Tidy

La famille Fosdyke s'est enrichie grâce à la trape et à l'apivrité de ses membres.









à suivre

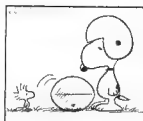
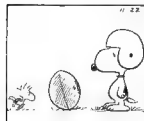
BARBE





peanuts

Charles M. Schulz









What's up doc?

L'O.N.F.

Un immense bâtiment, peu élevé, entouré de pelouses, situé près d'un boulevard périphérique de Montréal, contient et regroupe tout l'O.N.F. (Office national du Film du Canada). A l'extérieur et sur le derrière du bâtiment rouille lentement une voiture aux roues sciées, celle-là même qu'avait utilisé André Leduc pour son film d'animation en pixilation : *Quitte tes raquettes et monte dans mon char...*

Dans le hall d'entrée de l'Office : une grande vitrine contenant quelques-uns des divers trophées et récompenses obtenus dans les festivals internationaux

Tout le bâtiment regroupe ce qui est nécessaire à la conception et à la réalisation d'un film. Studios de prise de vue, auditoriums de mixage, laboratoire, salles de montage, trucas et banc-titres (Ceux-ci, de marque « Oxbéry », le fin du fin, sont installés les uns à côté des autres, comme un grand troupeau, séparés par des tentures noires, de quoi faire baver le visiteur Européen...). L'Office comporte bien sûr des salles de projection, une cinémathèque et une biblio-

thèque extrêmement fournie spécialisée en cinéma.

Au détour d'un couloir, on peut y rencontrer le vétuste et usé appareil imaginé par Norman Mac Laren pour graver les images directement sur la pellicule, ou alors une caméra scellée dans le mur, au-dessus d'un petit bac de sable, dont se sert Caroline Leaf pour réaliser les meilleurs films qu'on ait animé depuis longtemps.

Les réalisateurs de films image par image travaillant à l'O.N.F. sont d'heureux élus privilégiés. Ils sont rémunérés comme des fonctionnaires pour faire leurs films !! Et avec des budgets colossaux... Ce qui est complètement inimaginable en France, où les cinéastes de l'animation (et les autres) travaillent dans des conditions financières misérables, le plus souvent la nuit... Le budget d'un film comme *Le Château de sable*, film de marionnettes de treize minutes, réalisé par Co Hoedeman, a été de 80.000 dollars, soit près de 40 briques, plus un budget extérieur pour payer par exemple le matériel de fabrication des poupées, ou rémunérer les artistes non salariés à l'O.N.F., budget selon Co Hoedeman tout à fait restreint... de 6.000 dollars, soit trois briques. Ce petit rajout insignifiant contenterait bien des réalisateurs français. Il faut savoir qu'en France, un film d'animation qui se fait dans les conditions les meilleures, c'est-à-dire qui bénéficie d'une aide de l'Etat, touche une somme de 60 000 F.



Le paysagiste

43 millions au Canada, 6 millions en France...

Ce budget est en fait un budget intérieur à l'O.N.F. « Une monnaie qui n'existe pas », puisque la caméra louée appartient à l'O.N.F., comme les studios, comme les techniciens qui collaborent au film, comme les travaux de labo, etc... Pour obtenir ce budget, le réalisateur présente un projet de film à une commission de cinéastes de l'O.N.F. S'il obtient l'accord, il peut réaliser son film, seul ou en compagnie d'autres réalisateurs, qu'on retrouve ainsi aux génériques d'autres films que les leurs comme monteurs ou animateurs par exemple...

Les méthodes de travail fonctionnalisées ne sont pas sans inconvénients. C'est ainsi qu'un réalisateur désireux de montrer l'un de ses films à des visiteurs devra remplir un formulaire en trois exemplaires pour en obtenir la copie...

Les films de l'O.N.F., que l'on a vus et revus dans les cinémathèques et ciné-clubs (qui ne reconnaît pas le sigle de prégénérique



Monsieur Pointu, de Longpré et Leduc (Canada)





annonciateur d'un film presque toujours de qualité ?), sembleraient très bien diffusés. Cependant, selon Co Hoedeman, cette diffusion reste déplorable au Canada. En effet, les films d'animation sont souvent trop courts pour la télévision, qui préfère les films d'une heure ou d'une demi-heure. Quant au cinéma, le marché est monopolisé par les Américains, qui placent leurs propres productions de courts métrages avec leurs grands films. Bien sûr, les films de l'O.N.F. sont montrés dans les cinémathèques du monde entier, mais cela ne rapporte pas un sou...

Mac Laren et Cie

La section animation de l'O.N.F. a été créée en 1939 quand John Grierson a demandé à Norman Mac Laren de recruter quelques artistes. C'est ainsi que se joigni-

rent à lui quelques piliers de l'animation canadienne comme Evelyn Lambart ou Colin Low. Grierson voyait surtout dans l'animation une possibilité pratique pour la réalisation de films techniques. Mais, malgré des ressources financières limitées, les réalisateurs animateurs commencèrent à créer des films « d'art », avec des techniques simples et des matériaux peu coûteux.

Toute l'histoire de l'O.N.F. et de l'animation en général reste rattachée à la personnalité extraordinaire de Mac Laren. En même temps que Len Lye, Mac Laren commençait à réaliser des films sans caméra, en grattant et dessinant les images sur la pellicule, ainsi que le son sur la piste optique, créant ainsi directement le film cinématographique, sans passer par toutes les étapes telles que la prise de vue, le laboratoire et l'enregistrement sonore ; et, ce qui est plus important, créant lui-même, au rythme des 24 images par seconde, le mouvement. « Le film animé n'est pas l'art du dessin, mais l'art du mouvement du dessin. L'essentiel n'est pas ce qui se trouve sur un dessin, mais ce qui se crée entre les dessins liés dans une même série » : cette phrase de Mac Laren est la définition même du dessin animé, du cinéma d'animation.

Toujours dans un souci d'expérimentation, d'étude du mouvement dessiné, et toujours avec un sens du rythme extraordinaire et de l'humour, Mac Laren a créé plus de cinquante films,

que ce soit peints sur pellicule ou dans d'autres techniques, éléments découpés, animation d'acteurs vivants ou de volumes. Aujourd'hui encore, avec Grant Munro, il réalise une série de films didactiques destinés aux élèves animateurs, leur expliquant l'essence même du mouvement animé.

D'autres grands réalisateurs ont travaillé à l'Office national du Film. Alexeieff et son écran d'épingles ; Georges Dunning y a réalisé l'un de ses tout premiers films en papier découpé, *Cadet Rousselle* ; Derek Lamb, Ryan Larkin, et beaucoup de réalisateurs étrangers, comme le yougoslave Zlatko Grgic, le hongrois Pétor Foldes, le hollandais Paul Driessen, récent prix d'Anecy avec David, le tchèque Brétislav Pojar, avec entre autres *Balabojok*, ou l'indien Ishu Patel.

De nouveaux talents surgissent toujours de l'O.N.F. : André Le Duc, qui réalise des films en pixilation extraordinaires comme le vertigineux *Tout écartillé dans la ville*, sur une chanson de Charlebois, ou *M. Pointu* ; Jacques Drouin, qui prend le relais d'Alexeieff pour réaliser sur l'écran d'épingles la superbe *Paysagiste*, ou Caroline Leaf, avec *Le mariage du hibou* ou *The Street*, animations de sable et de peintures sur verre.

L'O.N.F. prête gratuitement des films aux associations. Pour projections : Ambassade du Canada, 5, rue de Constantine, 75007 Paris.

Rivoire et Carret.



En marchant, de Ryan Larkin





petit dico de la s.f.

Chute dans le néant (La) : Roman de Marc Wersinger, originalement publié en feuilleton en 1947 dans *Le Figaro*, et repris chez Laffont, dans la collection « Ailleurs et demain/Classiques », en 1972. *La Chute dans le néant* fait partie de ces histoires d'êtres humains qui se mettent subitement à rapetisser, jusqu'à atteindre la dimension des microbes, quand ce n'est pas celle des atomes. On compte des dizaines de titres dans le genre, les plus connus étant *La Fille dans un atome d'or*, de Ray Cummings, *Un homme chez les microbes*, de Maurice Renard, *L'Homme élastique*, de Jacques Spitz, et bien sûr *L'Homme qui rétrécit*, de Richard Matheson. Mais l'ouvrage de Wersinger les dépasse tous, en ce sens que l'auteur s'est livré à toutes les variations possibles autour du pouvoir qu'il possède son héros de modifier la composition atomique de son corps : non seulement il rétrécit, mais il peut aussi agrandir ses membres à volonté, devenir invisible, déplacer la matière par télékinésie, etc., comme ces héros des bandes dessinées américaines... Le tout écrit dans un style qui unit agréablement les prétentions du « roman scientifique » début de siècle et les outrances du feuilleton populaire à tendance grand-guignolesque.

Les titres de quelques chapitres : *Le Décapité*, *Le Gardien déshéqueté*, *La Squelette volant*, *La Course infernale*, *Le Village sanglant*, *Glissement vers le néant*, *Le Vestibule de l'enfer*... donnent bien le ton d'une œuvre qui il faut avoir lue, pour frissonner sur le mode rétro et sourire sur le mode kitsch.

Chute de la maison Usher (La) : Conte d'Edgar Poe faisant partie des *Nouvelles Histoires extraordinaires* (et qu'on peut trouver dans *Tous les contes d'Edgar Poe*, chez Marabout), qui, racontant l'engloutissement d'un château suivant de près la mort de son propriétaire et de sa sœur jumelle, exploite de manière directe et sans trop

de subtilités toutes les obsessions de l'écrivain : claustrophobie, « enterrement prématuré », paralysie du corps annonçant la paralysie mentale, décor reflétant l'état d'âme de ceux qui s'y meurent... La première phrase de la nouvelle, dans la traduction de Baudelaire, exprime bien l'ambiance lourde du conte : « Pendant toute une journée d'automne, journée fuligineuse, sombre et muette, où les nuages pesaient, lourds, et bas dans le ciel, j'avais traversé seul et à cheval une étendue de pays singulièrement lugubre, et enfin, comme les ombres du soir approchaient, je me trouvais en vue de la mélancolique maison Usher. »

Ce court texte a eu trois adaptations cinématographiques (au moins), dont celle d'Ivan Barnett (1950), qui est la plus mauvaise. Mais c'est le Français Jean Epstein qui le premier le porta à l'écran, en 1928. Ce film est un classique de la « première avant-garde française », et contient de belles images de clair-obscur, où jouent ralenti et superpositions. Roger Corman enfin le tourna en 1960 sur un scénario de Richard Matheson, le succès du film déterminant la production de toute une « série Poe » qui en compte huit en tout. *La Chute de la maison Usher* est sans doute le film le plus fidèle à l'esprit du poète, grâce à l'esthétique particulière de Corman, brouillards bleutés pour les extérieurs, vieil or et rouge des intérieurs, et à la composition de Vincent Price en baron Usher, qui sut bien rendre les composantes du personnage, être suprêmement cultivé, et en même temps rongé par un mal de vivre pathologique.

Cinq survivants : Film américain d'Arch Oboler (titre original : *Five*), réalisé en 1950, qui, comme son sous-titre l'indique (*A story about the day after tomorrow* « Une histoire des jours d'après... »), est une chronique des survivants d'une guerre atomique. C'est le premier film du genre à avoir été réalisé sur ce thème, que la littérature de S.F. avait abordé déjà bien des fois depuis 1945, et en cela son importance est grande. Mais, au seul plan de la mise en scène, l'œuvre est décevante : à part quelques beaux plans de rues vides pleines de cadavres, on dévie rapidement vers un huis clos très bavard entre des

personnages stéréotypés qui semblent fous en représentation et porteurs d'une morale, Arch Oboler, scénariste de profession et homme de gauche, a réuni dans son film tous les défauts du film de scénariste et de gauche. Il nous présente un Noir qu'on rejette vers un rôle subalterne, un « chef » à prétentions nazies qui veut régenter le nouveau monde et commence à exercer sa tyrannie sur ses compagnons, une femme enceinte pleurnicharde, un lâche (employé de banque dans le monde d'avant !), et enfin un guide de l'Empire State Building qui, seul, sait se tourner vers un salvateur retour à la terre. Bien entendu, les trois personnages les moins intéressants sont tués, et seuls le guide et la femme (qui entre-temps a perdu son enfant) survivront pour être les Adam et Eve du monde nouveau.

On peut aussi se plaindre de l'incohérence qui consiste à nous présenter un monde où tout le monde est mort, mais où aucune trace de destruction matérielle n'est visible et où les cinq survivants ne souffrent pas de la radioactivité. Malgré cela, le film possède une certaine lyrisme, et il est en tout cas à voir comme premier maillon d'une chaîne qui n'a pas fini de se prolonger...

Cité et les astres (La) : Roman d'Arthur C. Clarke (les lois inflexibles du Petit Dico amèneront très bientôt cet auteur sur la sellette), qui eut plusieurs moutures mais dont la rédaction définitive remonte à 1956. *The City and the Stars* se déroule à plusieurs millions d'années dans l'avenir, sur une Terre devenue un vaste désert et où une seule cité se dresse en core : Diaspar, où vivent les derniers survivants de la race humaine, qui sont devenus immortels, ont perdu toute curiosité et tout don d'invention et mènent une vie végétative, participant à des aventures fictives par le biais d'appareillages très sophistiqués, ou même se retranchant de la vie pour des périodes plus ou moins prolongées. Selon l'histoire (devenue plutôt une légende), les Terriens ont été jadis refoulés de toutes leurs colonies stellaires par des extra-terrestres, qui les ont vaincus puis exilés sur leur propre monde au cours de la bataille mythique de Shalmirane.



Mais, un jour, un jeune homme, Alvin, qui présente une malformation congénitale, sent naître en lui la curiosité : il parvient à sortir de Diaspar et, après une longue traversée du désert, découvre qu'une autre humanité vit dans une oasis : des hommes non immortels, mais qui vivent selon les lois de la nature, qui aiment, qui créent. En même temps, Alvin apprend que ni les extra terrestres ni la bataille de Shalmirane n'ont existé : ce n'était qu'une légende témoi-

gnant du déclin de la Terre et de l'humanité sur le mode métaphorique. Et une nouvelle civilisation va peut-être se développer, née du contact de Diaspar et de Lys. Cet ample roman, à la fois poétique et utopique, est un chant en l'honneur de l'homme et de sa faculté de surmonter tous les obstacles, en cela, il peut aujourd'hui paraître naïf et idéologiquement douteux. Mais qu'on ne s'arrête pas à cet « a priori », il s'agit là d'un des dix ou vingt plus beaux et plus im-

portants romans de S.F. jamais écrits, et le meilleur, et de loin, ouvrage de Clarke. On le trouve en « Présence du futur » (Denœl, n° 143).

Cité foudroyée (La) : Film français de Luitz Moratz, réalisé en 1924 d'après un scénario de Jean-Louis Bouquet. Il s'agit là d'un film presque mythique, invisible depuis bien longtemps, et qu'on peut considérer comme le premier véritable film français de S.F. Il y est question de la destruction de Paris au cours d'une Seconde Guerre mondiale imaginaire, avec rayon de la mort qui fauche les immeubles, incendies et, bien entendu, la tour Eiffel qui s'écroule au sol, le tout réalisé avec des maquettes. Mais cette histoire à ceci de curieux qu'elle se déroule entièrement dans l'imaginaire d'un écrivain qui est en train de rédiger un roman d'anticipation, ceci n'étant dévoilé bien entendu qu'au cours de la chute finale. Le film, tout à fait dans l'esprit de la « première avant garde française », mélange en un montage parallèle serré des séquences de la vie de l'écrivain (on voit sa main écrire : *Je suis le plus grand criminel de tous les temps*) et des vues de la destruction imaginée. Le tout est très nouvelle vague.

Cité pétrifiée (La) : Dernier fleuron de la vague des films à monstres des années 50 aux USA. Après les dinosaures, les insectes géants, les mollusques et les végétaux, il fallait bien trouver autre chose : ce furent les minéraux. Ici, des sortes de cristaux provenant d'une météorite qui s'est écrasée sur la Terre, ils croissent grâce au contact de l'eau (suspense : pleuvra-t-il ?). Fleuvra pas ? et pétrifient les gens et les animaux qui les touchent. A la fin, ils « envahissent » une petite ville... La photo ci-jointe donne la mesure insolite de ce qui aurait pu être un fort intéressant film lovecraftien (dans le genre de *La couleur tombée du ciel*), mais dont l'intérêt se réduit à ce seul plan. Cette œuvre mémorable a été réalisée en 1957 par John Sherwood, un élève de Jack Arnold, de qui on doit l'idée « originale » (sic) du scénario. A la fin, les cristaux sont détruits par le sel : il fallait y penser...



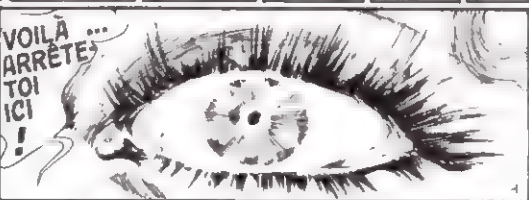
La cité foudroyée

Andrewon

Ilkus est mort en laissant chez Valentina
une machine à vapeur

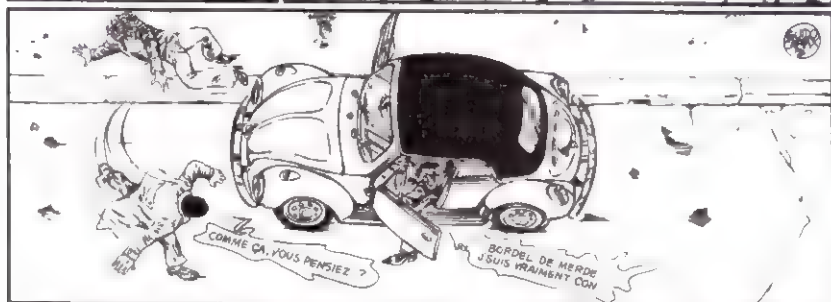
*Lukas est mort en laissant chez Valentina
une machine à vapeur*

Gundo Crepax

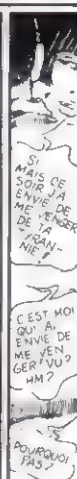
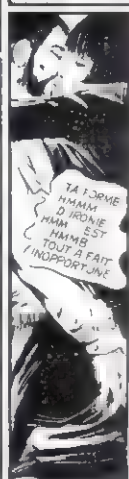
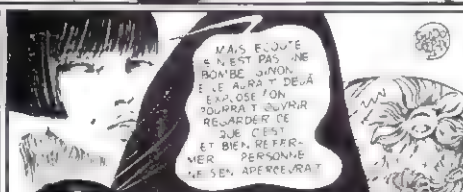














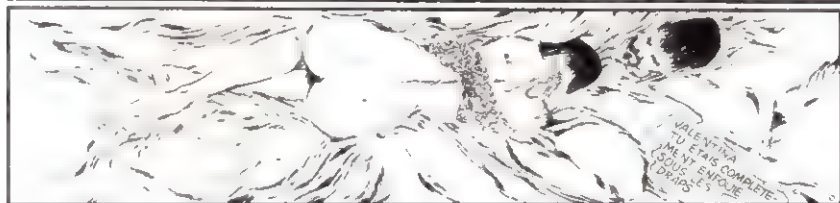


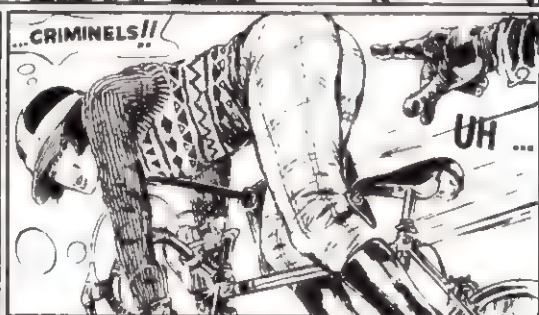
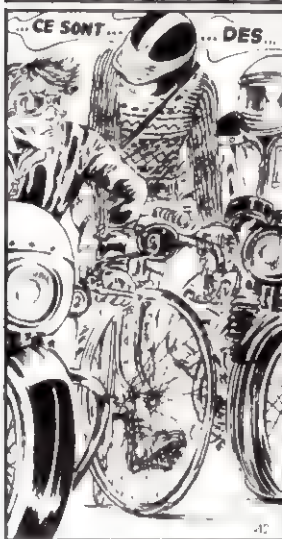
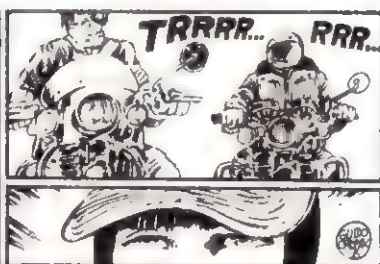
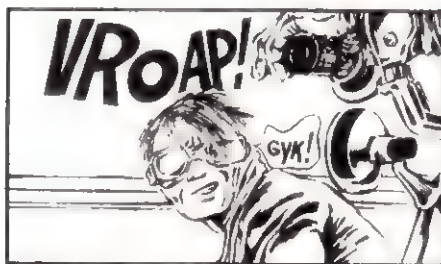


VOILA C'EST LÀ QU'ON L'A CACHÉ



EGHHHHUUHHHGH.....







LES ESDAE
DE ME...
MAIS

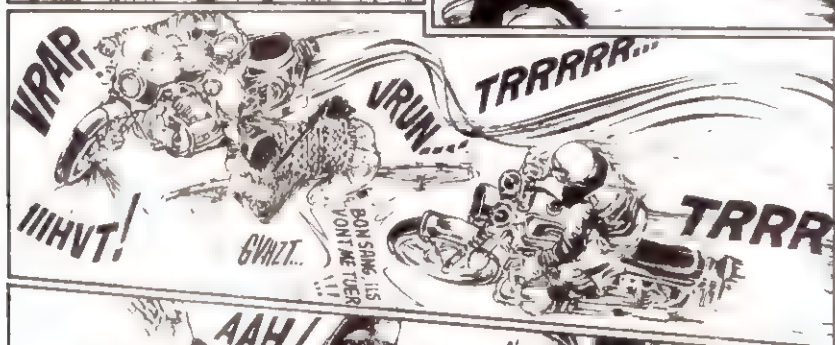
VRRI



OH...YALA PTTTE
QUI SE TIRE!



VAS-Y, COUPE-LUI LA ROUTE!



VRAP

IIHVT!

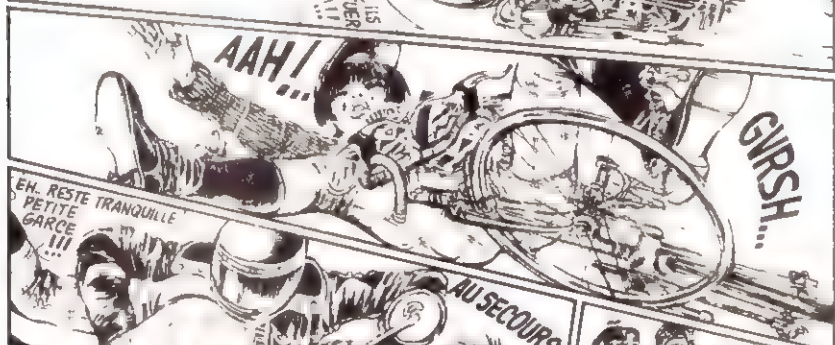
GVZT...

BON SAM...
VONT ME TIER

VRUN...

TRRRRR...

TRRR



AAH!

GVRSH...

EH, RESTE TRANQUILLE
PETITE GARCE

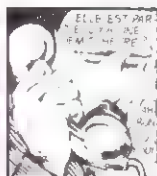
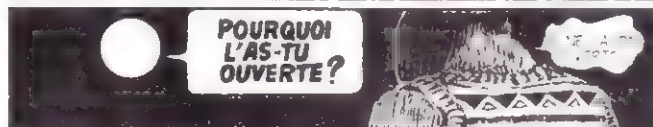
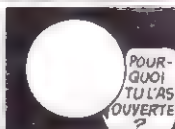
KR

AU SECOURS!

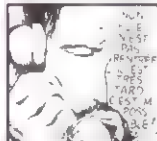


KRRRR
AU SECOURS!

AU SECOURS!!



TLN...

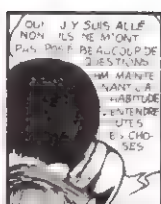
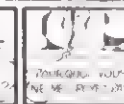
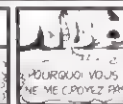
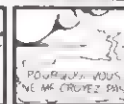
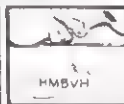


DR...DRRR

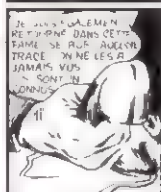


DRR...DRR!





DSS... DSSSSS... DS



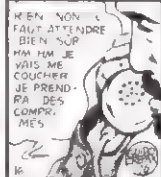
DRRR... D

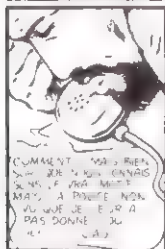


RR...DRR

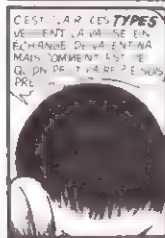


DRK... DR

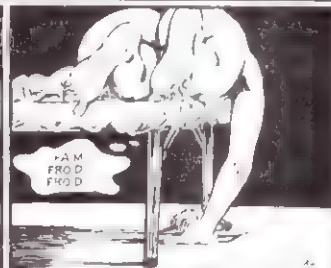
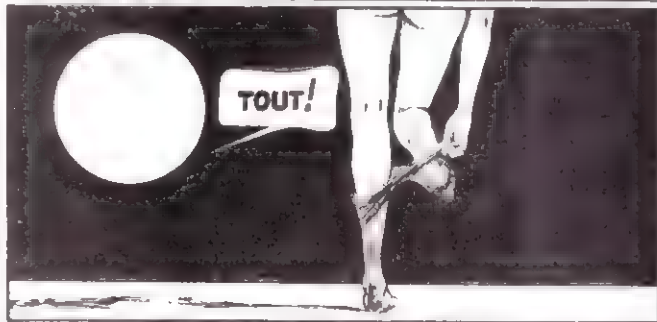
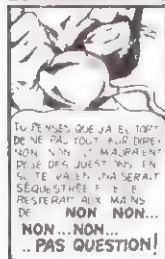




DRRR...



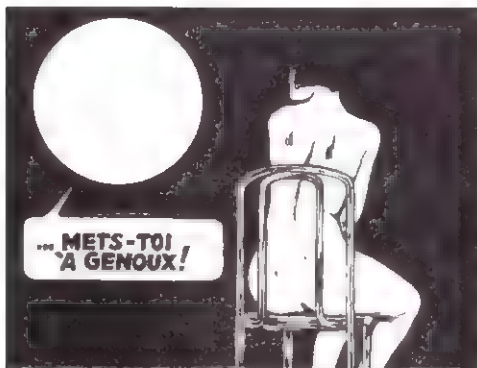
DRRRRR.....





COLIN-MAILLARD





...METS-TOI
À GENOUX!



TU DOIS
OBEIR!



TU NE DIRAS
JAMAIS RIEN
À PERSONNE!

JE N'AI RIEN VU. MAIS
JE VOUS ASSURE QUE
MÊME SI J'AVAIS VU
JE NE LE DIRAIS À PERSONNE



JAMAIS RIEN
À PERSONNE!
À PER-SO-N-NE!

JE VOUS JURE
QUE JE NE LE DIRAI PAS
JE... N'AI RIEN VU
MAIS JE NE LE DIRAI PAS



JE VOUS EN PRIE JE VOUS CONJURE
DE ME CROIRE JE NE D'RAI RIEN À PERSONNE
À PERSONNE À PERSONNE
PERSONNE PERSONNE... PERSONNE



J'AI FROID



J'AI FROID



PHILIP L'FAUT ATTEN
DRE ENCORE
T' VERRAS

OU
TONY,
TU AS
RAISON
MAIS
JE N'EN
PEUX
PLUS



ÇA FAIT
DEUX JOURS

VA DORMIR,
PHILIP
CECÉO ET
MOI, NOUS
ATTENDRONS
AU CAS OU
S' TELEPHO
NE RAPÉNT

OK
TONY



SI TU PARLES À
QUEL QU'UN, NOUS
ENLEVERONS
TON
FILS!

**TU AS BIEN
COMPRIS?
TON FILS...**

JE NE
DIRA JAMAIS
RIEN... JE
VOUS L'AI DIT
RIEN !

ASSE!

ASSEEEZ!!!

COMMENT FAUT IL VOUS LE DIRE?

JE NE DRAI JAMAIS RIEN

RIEN! RIEN!

RIEN!

JE LE JURE

RIEN!!

LAISSÉZ-MOI PARTIR!

LAISSÉZ-MOI PARTIR!

A black and white photograph of a nude woman crouching in a dark space, illuminated by a bright, starburst-shaped light source on the right. The light source contains the text "ROGER DE OL" and "WINN".

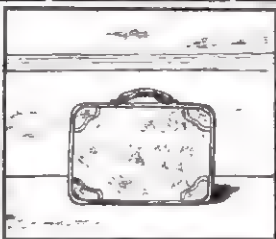
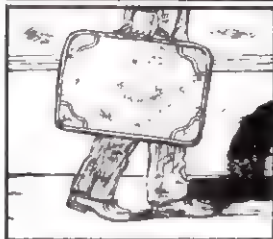
ASSEZ!

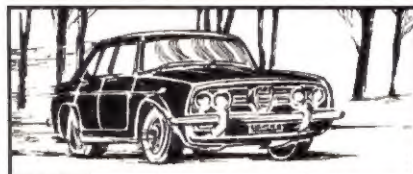
C'est pas de l'argent
C'est de la vie

NON NON

PAS PAS
ÇA NE VA PAS





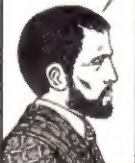




EN FAIT, C'ÉTAIT
UN MALENTENDU...
MA FEMME AVAIT...

... ÉTÉ OBLIGÉE DE
PARTIR SANS POU-
VOIR ME PREVENIR

IL NE S'EST
RIEN PASSÉ DE
GRAVE !





*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent par HARA-KIRI en 1978
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1968 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

